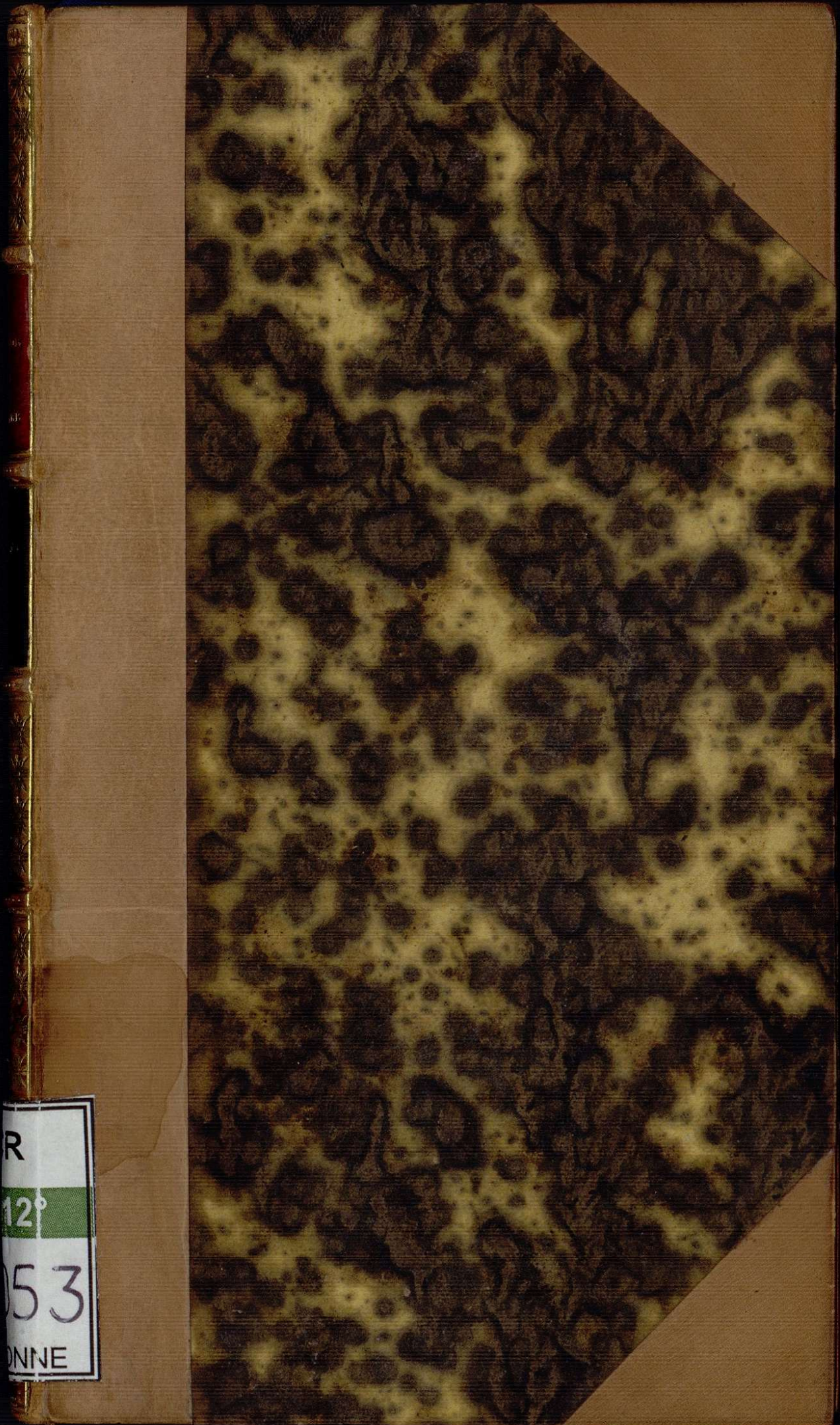




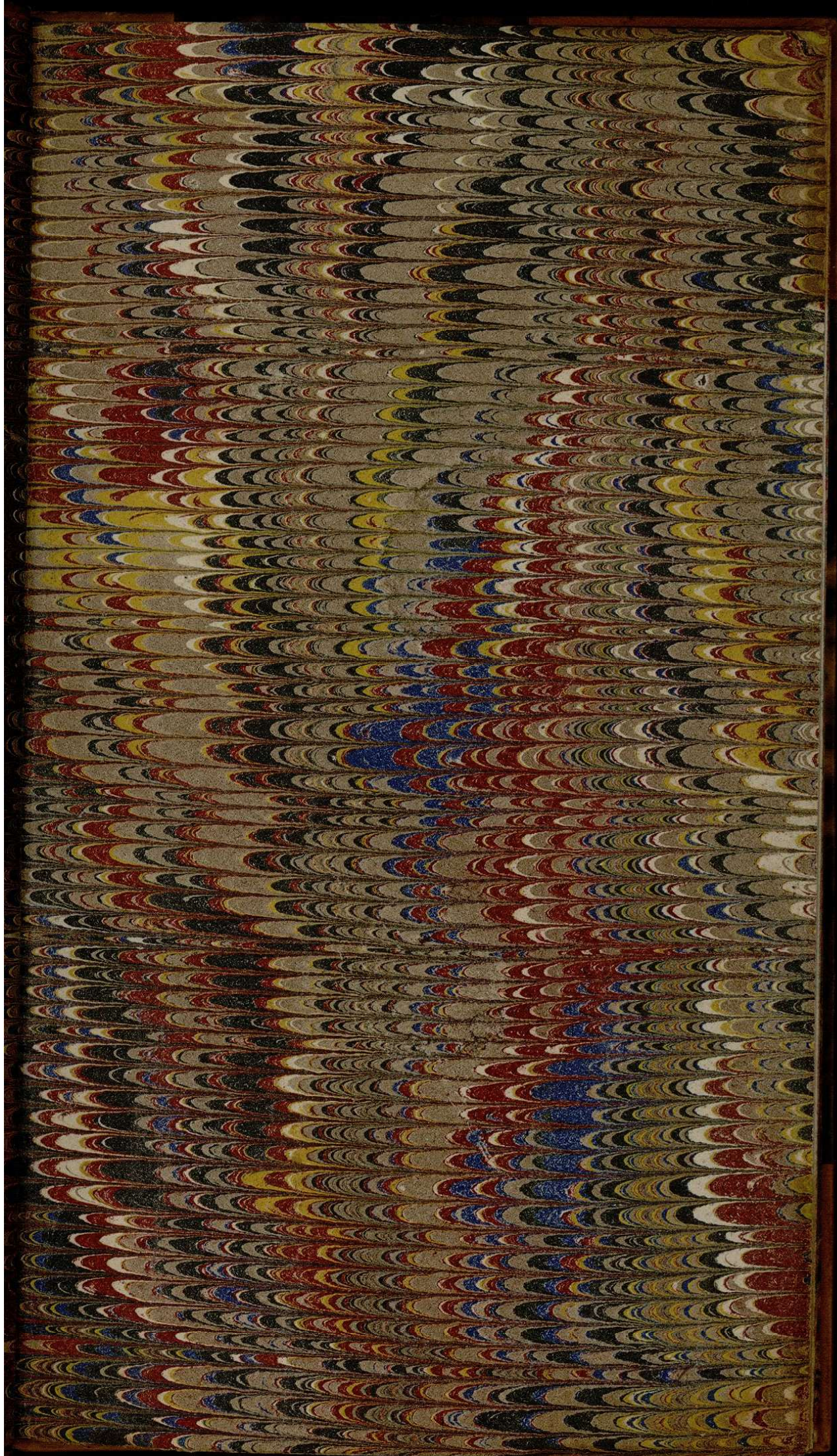
R

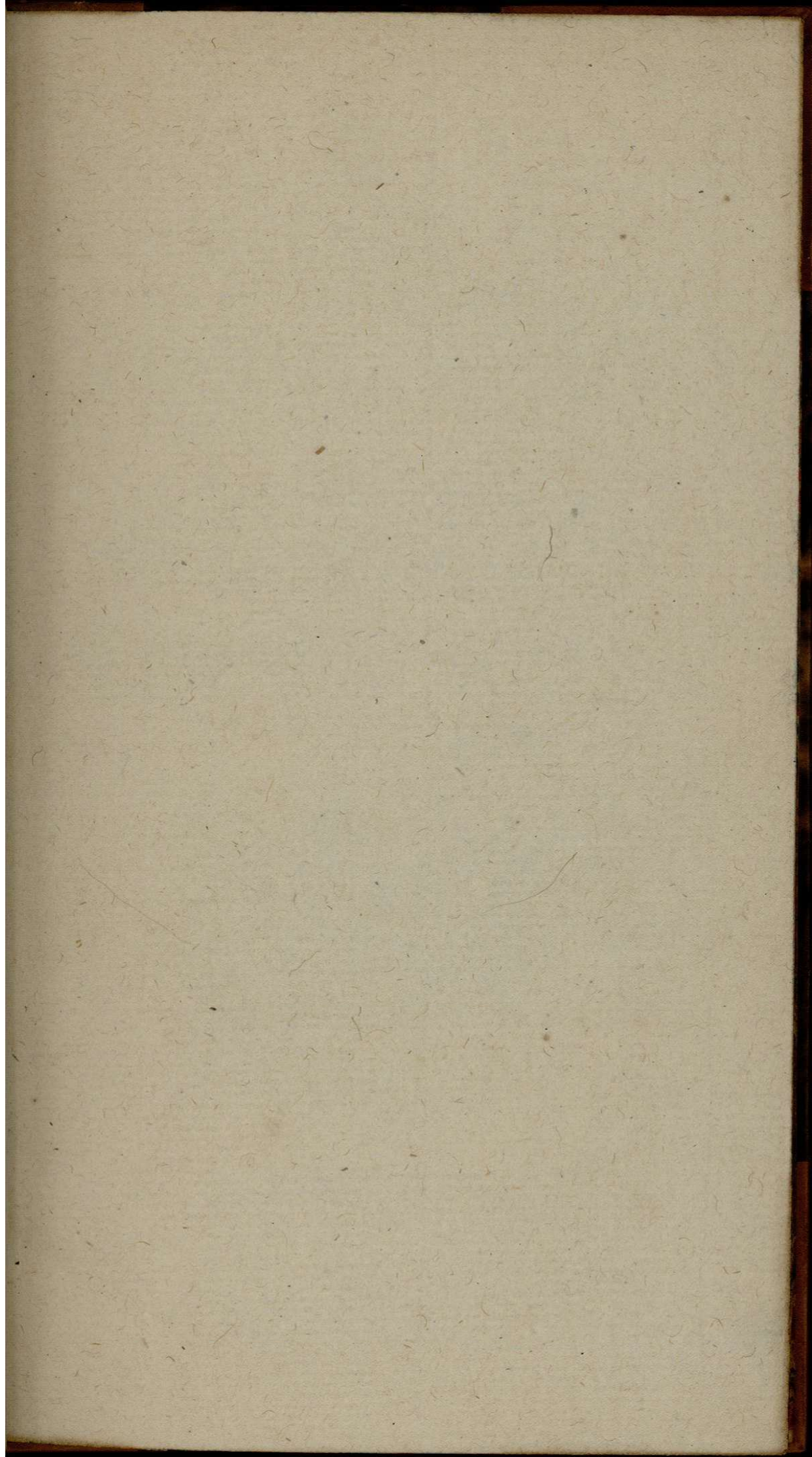
12^o

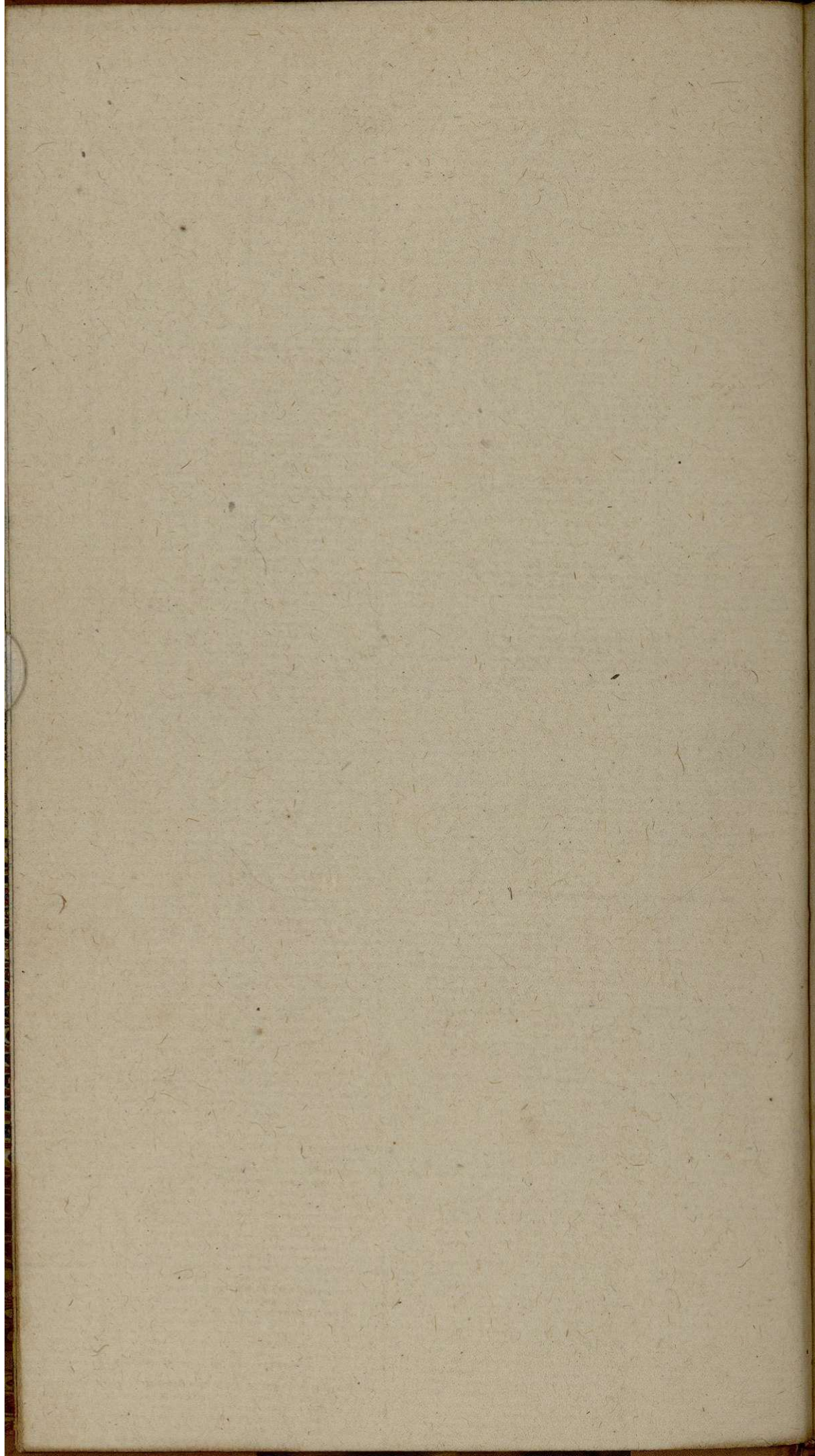
53

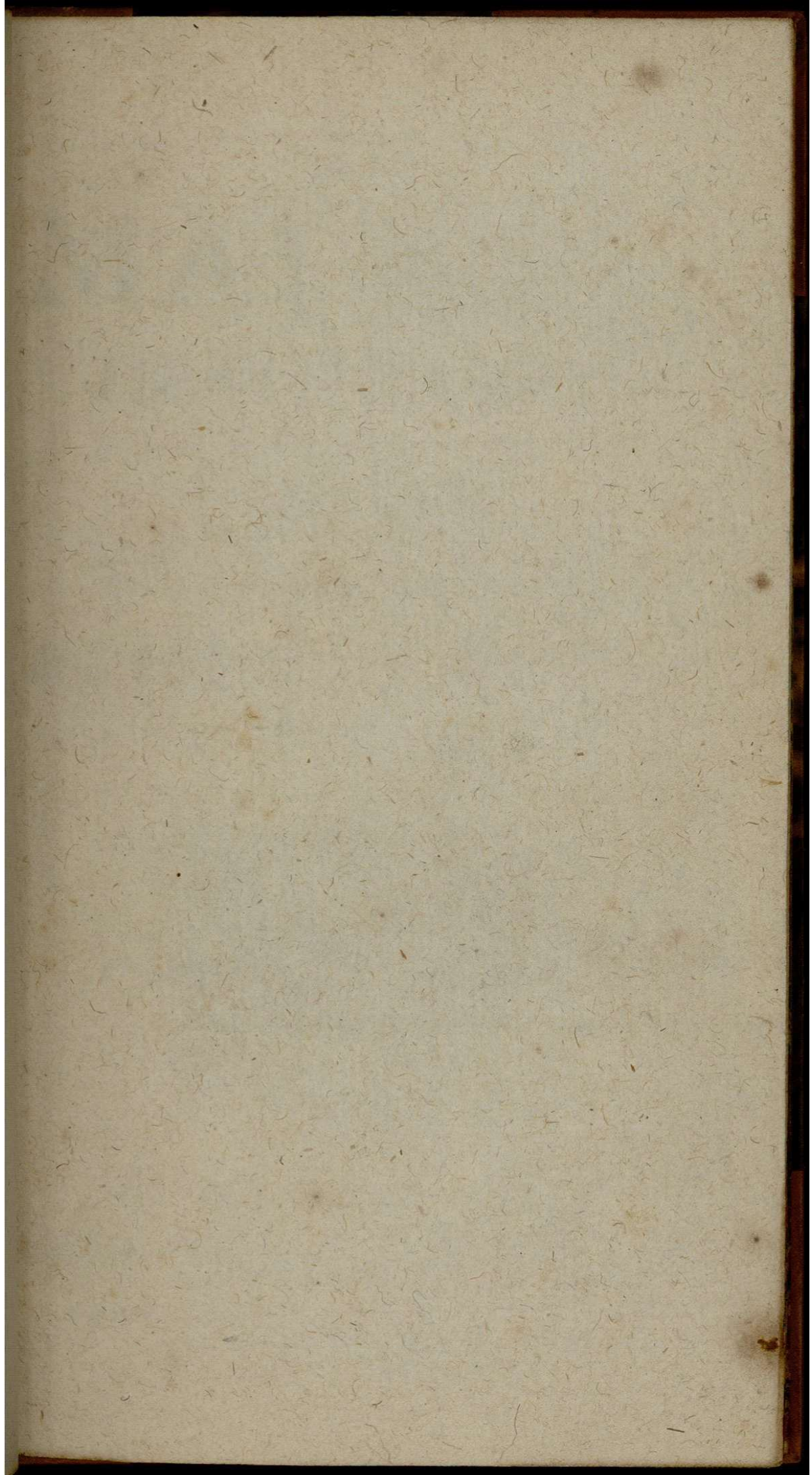
ONNE

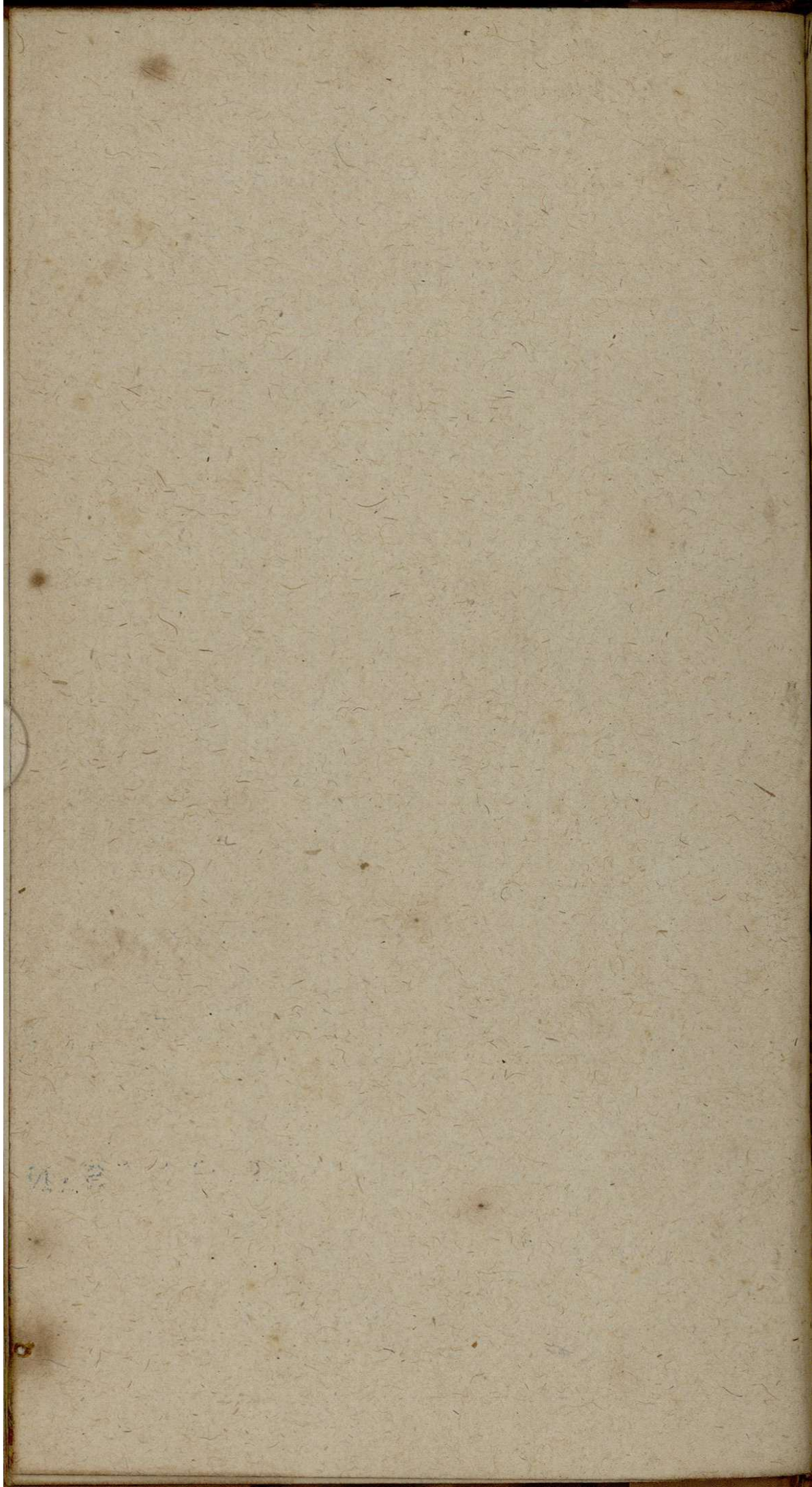












LE
MALADE

IMAGINAIRE

COMEDIE,

EN TROIS ACTES,

MESLE'S DE DANSES

& de Musique.



11053

BIBLIOTHÈQUE
de

MT COUSIN
A AMSTERDAM,

Chez DANIEL ELZEVIR.

M. DC. LXXIV.

PERSONNAGES.

ORGON

Malade Imaginaire.

ORONTE

Frere d'Orgon.

LEANDRE

Amant d'Isabelle.

TVRBON

DIAFOIRVS *Pere*

DIAFOIRVS *Fils*

VN APOTICAIRE.

} Medecins.

MARIANE

Femme d'Orgon en
secōdes Nopces.

ISABELLE

Fille d'Orgon.

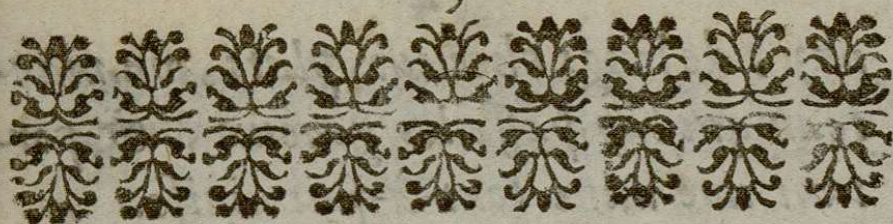
FANCHON

Sœur d'Isabelle â-
gée de dix ans.

CATÔ

Servante d'Orgon.

*La Sçene est dans la Chambre
d'Orgon.*



LA MANIERE
DONT CHAQUE
Personnage doit estre
habillé.

O R G O N.

EST vêtu en malade, de gros bas,
des mules, un haut-de-chausse
estroit, une camisole rouge avec quelque
galon ou dentelle, un mouchoir de cou à
vieux passemens, negligemment atta-
ché, un bonnet de nuit avec la coiffe à
dentelle.

O R O N T E.

En habit de Cavalier modeste.

L E A N D R E.

Est vêtu galamment, & en amoureux.

T V R B O N, D I A F O I R V S Pere,

E T D I A F O I R V S Fils,

*Tous trois sont vêtus de noir, les deux
premiers en habit ordinaire de mede-
cin, & le dernier avec un grand collet.*

un y , de longs cheveux plats , un man-
teau qui luy passe les genoux , & por-
tant une mine tout-à-fait niaise.

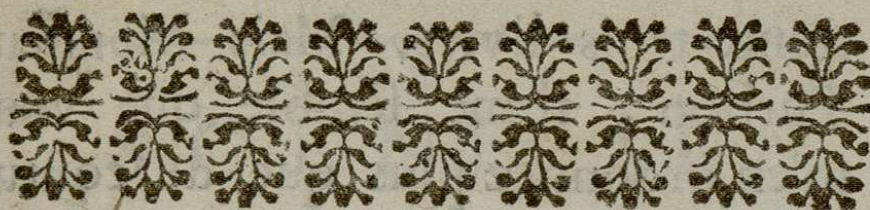
L'APOTIQUAIRE.

Est aussi vêtu de noir ou de gris-
brun , avec une courte serviette devant
soy , & une Siringue à la main , sans
chapeau.

LES FEMMES.

Sont vêtues comme elles le sont or-
dinairement dans les Pieces-Comiques.





LE

MALADE IMAGINAIRE.

ACTE I.

SCENE I.

ORGON.

DVINZE medecines, trois *La toile*
de reste du mois passé, & *tirée il*
douze pour tout le mois de *paroît*
Januier, trente liures. Ho! Monsieur *dans une*
Turbon, si j'ay bonne memoire, je *chaire à*
ne pris que dix medecines dans tout *bras,*
le mois de Decembre, & vous m'en *avec une*
contez douze pour tout le mois de *petite ta-*
Janvier que nous achevons; à ce con- *ble por-*
te ie suis plus malade ce mois-cy que *tative*
l'autre. Plus vingt & deux lavemens, *devant*
soy, sur
laquelle
il y a un

*livre de
de pa-
pier, une
bourse de
de jet-
tons, &
une clo-
chete. Il
prend les
jettons
& conte.*

*Il sonne
la clo-
chete par
deux ou
trois fois,
& on ne
luy ré-
pond qu'à
la troi-
sième.*

trente-trois livres. Mais Monsieur Turbon, il me semble que vous m'en ordonnez plus que de coûtume; & vous Monsieur l'Apotiquaire, que vous me les contez un peu trop, & à la quantité de remedes que ie prens, ce seroit bien assez de vingt sols pour lavement, & de trente pour medecines. Plus six Iuleps, neuf livres; passe pour cet article. Plus en aposemes & divers syrops, treize liures quinze sols. Plus pour une potion cordiale, & quelques conserves, trois livres cinq sols. Cinq & cinq sont dix, & dix sont vingt. Plus pour un vomitoire trente-cinq sols. Vingt & dix sont trente, un, deux, trois, quatre & cinq sols. Quatre-vingt douze livres quinze sols. Vos parties sont un peu grasses, Monsieur l'Apoticaire, & ie m'en plaindray à Monsieur Turbon. Holâ Cato, quelqu'un, drelin, drelin, drelin.



SCENE II.

ORGON, CATO,

ORGON.

C'EST grand' pitié qu'on ne peut être servi, & quand des valets & des seruanes n'ont point d'oreille pour leur maître qui les appelle.

CATO.

Qu'est-ce donc ? Que vous faut-il ?

ORGON.

Qu'on m'ôte cette table, & qu'on aille chez l'Apoticaire luy dire qu'il ne me face pas le lavement, que Monsieur Turbon m'a ordonné pour ce soir, si fort que les precedens.

Cato ôte la table.

CATO.

Je crois que ce ne sera jamais fait avec vos lavemens & vos medecines, & ma foy Monsieur Turbon se moque de vous.

ORGON.

Taisez-vous, Madame la sotte, & ne mettez point vôtre nez si auant dans nos affaires.

C A T O.

Tous vos Medecins sont des ignorans , & n'en veulent qu'à vôtre bourse , & ils font bien de profiter de vôtre folie.

O R G O N.

Comment insolente , me parler de la sorte, & traiter Monsieur Turbon avec si peu de respect , luy qui m'aime à un point que de vouloir bien, faire une donation considerable à Monsieur Diafoirus son neveu en faveur de ma fille qu'il doit épouser !

C A T O.

Monsieur Diafoirus épouser vôtre fille !

O R G O N.

Oüy-dâ , Pourquoi non ?

C A T O.

Vous vous moquez.

O R G O N.

Je ne me moque point.

C A T O.

Vous vous moquez , vous dis-je.

O R G O N.

Point du tout.

CATO.

Vous n'y songez pas.

ORGON.

I'y songe si bien, que la chose se fera
dés aujourd'huy.

CATO.

A d'autres.

ORGON.

L'affaire est conclüe.

CATO.

Il n'en sera rien.

ORGON.

Il n'y a rien de plus vray.

CATO.

Mon Dieu!

ORGON.

C'est une chose faite.

CATO.

Point du tout.

ORGON.

Comment point du tout!

CATO.

La chose ne se fera point.

ORGON.

Elle ne se fera point?

CATO.

Hé non.

ORGON.

Monsieur Diafoirus n'épousera pas
ma fille.

CATO.

Non.

ORGON.

Qui l'empêchera ?

CATO.

Moy.

ORGON.

Toy ?

CATO.

Oüy , moy je l'empêcheray , &
l'affection que j'ay pour vous & pour
votre maison , fera que je dissuade-
ray Isabelle votre fille de vous obéir
en ce point là. Le bel étourneau
pour elle que Diafoirus , la voila
bien remontée avec un vilain Pedan,
& un niais s'il en fut au monde.
Pensez à luy donner un mari sortable
, & pour qui elle puisse avoir une
juste inclination ; car pour votre
Monsieur Diafoirus , ce n'est pas son
fait , & resolument il ne l'épousera
point.

ORGON.

Il ne l'épousera point !

II
C A T O.

Non.

O R G O N.

Non !

C A T O.

Non , vous dis-je.

O R G O N.

Quoy , il ne me fera pas permis
de choisir un Gendre à ma fantaisie ,
& pour reconnoissance de la vie que
ie luy ay donnée , ma fille n'épouse-
ra pas un homme qui peut conseruer
la mienne, & qui d'ailleurs luy apor-
te dequoy vivre à son aise par la
donation que Monsieur Turbon son
oncle luy fait de son bien ? Je veux
resolument avoir un Medecin pour
mon Gendre , que je puisse consulter
sans sortir de ma maison , & dont
les ordonnances ne me coûtent rien.

C A T O.

Paroles perduës que tout cela. Il ne
fera rien de ce que vous dites.

O R G O N.

Il n'en fera rien !

C A T O.

Rien du tout.

ORGON.

Tu en auras menti.

CATO.

Vous le verrez.

ORGON.

Comment, coquine ?

CATO.

Tant d'injures qu'il vous plaira,
mais je sçay ce que ie dis.

ORGON.

Tu me mets en colere , & la bile
me suffoque , mais ie te feray chasser
par ta maîtresse , &.....

SCENE III.

ORGON , MARIANE , CATO.

ORGON.

M Amie , voy cette diableffe qui
m'a mis dans un état où ie ne
me connois plus.

MARIANE.

Mon cœur , que t-a-t'elle fait ?

ORGON.

Mamour , elle m'a mis en colere,

& dans l'état où je suis , malade , &
dans les remedes jusqu'au cou, juge
si ce n'est pas me faire mourir.

M A R I A N E.

Mais encore , que t'a-t'elle fait ?

O R G O N.

Elle fait la raisonneuse , elle se
mêle de contrôler mes actions , elle
me fait des leçons, elle me conteste,
elle pretend être plus sage que moy.

M A R I A N E.

Elle a tort , c'est une impertinen-
te. Qui vous a fait si hardie que de
fascher ainsi mon mari ?

C A T O.

Moy , Madame ! Je ne luy ay rien
dit dont il se doive fascher.

O R G O N.

La coquine ! La croyez-vous ?

C A T O.

Non , Madame , asseurement il
n'a pas sujet de se plaindre , & c'est la
medecine qu'il a dans le ventre qui
luy envoie des vapeurs au cerveau ,
& le met ainsi de mauvaise hu-
meur.

O R G O N.

L'Impudente ! Attendez-moy un *Il court*
comme

*un hom-
me qui
a hâte
d'aller à
la seie.* moment , je sens des tranchées qui
me pressent.

SCENE IV.

MARIANE, CATO,

MARIANE.

Que luy as-tu donc dit qui le
fasche tant ?

CATO.

Rien du tout , Madame , & vous
sçavez que les malades, ou ceux qui
s'imaginent de l'être sont ordinaire-
ment chagrins, car au fond il se por-
te mieux que moy, & s'il n'étoit d'u-
ne bonne pâte , tant de medecines,
de lavemens , de juleps , & autres
brinborions l'auroient mis il y a
long-temps au tombeau. Ma foy pour
tout l'or du monde , je ne voudrois
point d'un mari qui eût toujours un
Medecin & un Apoticaire à sa queüe,
& je crois que vous avez peu de
contentement avec le vôtre que son
Monsieur Turbon a ensorcelé.

M A R I A N E.

Tout ce que tu dis est veritable ; mais ce n'est pas là mon plus grand mal , & j'ay beaucoup plus à souffrir de sa fille qui fait la suffisante & la fiere , & ne me considerant que comme sa Belle-mere, oze me parler insollement.

C A T O.

On ne void guere de belles-meres en bonne intelligence avec des enfans d'un premier lit.

M A R I A N E.

Sa petite sœur qui n'a que dix ans m'obeït assez , & j'en fais ce que je veux , mais pour l'autre c'est un vray dragon , & je vois bien que l'amour & la vanité qu'elle a en tête , sont la cause de sa desobeïssance envers son pere , & du mépris qu'elle fait de moy.

C A T O.

Cela pourroit bien être , & aux filles de son âge la peau demange ordinairement. Elles sont bien aises de se pouvoir tirer de desous la patte d'un pere chagrin , & d'une Belle-mere qu'elles sçavent devoir leur

offer une partie du bien qu'elles attendoient.

M A R I A N E.

Isabelle n'en est pas où elle pense, & si elle continuë de faire la sotte, je la sçauray mettre si bas qu'elle n'ozera plus lever la teste. Je sçais qu'elle ayme un blondin qui la muquette, mais il faut qu'elle obeïsse à son Pere qui veut luy procurer un party avantageux.

SCENE V.

ORGON, MARIANE, CATO.

O R G O N.

MAmour, je me sens soulagé de la moitié, & jamais Monsieur Turbon n'a mieux rencontré que cette fois; la medecine qu'il m'ordonna hyer m'a fait vuider de la bile en abondance. I'en ay pris douze dans cemois, & j'espere que le mois prochain j'en seray quite pour cinq ou six.

M A R I A N E.

C'est bien fait d'obéir au Medecin, & il nous faut croire qu'il n'ordonne rien que pour nostre bien. J'ay toujours pour ces gens-là une aveugle obéissance.

C A T O.

Ma foy, Monsieur, en bonne & fidele servante que je vous suis, & que vous avez reconnuë pour telle du vivant de vostre premiere Femme, je vous diray franchement que Monsieur Turbon se moque de vous, qu'il n'en veut qu'à vostre bourse, & que vous portant tres bien, il fait tout ce qu'il peut pour détruire vostre santé, vous vous rendez malade pour vostre plaisir.

O R G O N.

Comment coquine! dire que je ne suis pas malade, que je me porte bien, & que je n'ay pas besoin de Medecin. Mamie, cette servante me fera mourir, & elle a pris à tasche de me contrôler en toutes choses.

M A R I A N E.

Taisez-vous sotte, mon mary est plus malade que vous ne pensez, &

c'est bien à faire à vous à luy parler
de la sorte.

C A T O.

Je ne sçais point flater.

M A R I A N E.

Taisez-vous, vous dis-je.

O R G O N.

Elle me fera mourir.

M A R I A N E.

Si elle cause davantage , il la faut
chasser.

SCENE VI.

TURBON, ORGON, MARIANE,
C A T O.

T U R B O N.

HE bien , Monsieur , comment
vous trouvez-vous ce matin de
mon ordonnance? ne sentez-vous pas
de la desopilation, & Medecine vous
a-t'elle jamais mieux purgé que cel-
le-cy?

O R G O N.

Monsieur Turbon , je vous dois la
vie , & sans vous il y a long-temps
que je serois mort. Je ne sens plus

cette oppression que j'avois hyer , je respire avec plus de liberté , & je me trouve assez d'appetit.

TURBON.

Quand vous aurez pris le lavement que je vous ay ordonné pour les quatre heures du soir , vous vous sentirez entierement soulagé , & le mois prochain nous diminuërons un peu du nombre des medecines & des clysteres , il suffira de vous purger de trois jours l'un.

CATO , *à part.*

Se peut-il imaginer de plus grande folie que celle-là !

ORGON.

Monsieur Turbon, j'ay une grande confiance en tous vos remedes : mais ce qui contribuë le plus à ma santé, est la joye que j'ay de voir que vous agréëz le Mariage de Monsieur Diafoirus vôtre Neveu avec que ma fille Isabelle, & que vous avez la bonté de luy faire des avantages dont il vous doit estre obligé toute sa vie.

TURBON.

Oüy , je luy fis hyer en faveur de vostre fille , donation entiere de mon

bien, ne me reservant qu'une pension pendant ma vie, & j'espere que ce Mariage fera heureux.

C A T O , *bas.*

Et moy je sçais qu'il ne se fera jamais.

O R G O N.

Que dites vous-là, Madame Cato ?

C A T O.

Je dis que Monsieur Turbon est un honneste-homme.

O R G O N.

Je n'ay donc pas bonne oreille, & je croyois avoir ouïy autre chose. Ma femme, emmenez vostre servante, & que l'on nous laisse seuls.

M A R I A N E.

Allons, Cato, suivez-moy.

C A T O *à Orgon, en sortant.*

Vous aurez beau faire, il n'en sera rien.

O R G O N.

Ha ! la mechante diablesse !



SCENE VII.

TVRBON, ORGON.

T V R B O N.

I'Ay remarqué, Monsieur, dans le cours de vostre maladie, que vous estes bilieux, & il faut éviter autant qu'il vous est possible toutes les occasions de vous fascher.

O R G O N.

I'ay une servante qui feroit enragér le Diable, & qui sous ombre qu'elle a servi ma premiere femme, & qu'elle est dans la maison depuis dix ans, pretend me gouverner, & prend la liberté de me contrôler en toutes choses.

T V R B O N.

Si vous le prenez-là, j'en ay une qui ne luy cederà point : mais il se faut moquer des sottises des valetz & des servantes.

O R G O N.

L'Insolente se rit de moy à mon nez, elle dit que je ne suis pas malade, que je me porte mieux qu'elle, &

que ie n'ay besoin ny de Medecines,
ny de lavemens.

TURBON.

C'est une beste , & elle met le nez trop avant dans vos affaires. Soyez bien persuadé , Monsieur , que vous estes malade , & plus malade que vous ne pensez. Sans le bon succez de mes ordonnances , il y a long-temps que vous seriez au tombeau, & si vous ne les suivez ponctuellement , vous verrez ce qui vous en arrivera.

ORGON.

Monsieur Turbon, i'ay une entiere confiance en vous, & ie sens bien en effet que ie suis malade ; ie vois que ie suis d'une feble constitution , que i'ay besoin à toute heure des salutaires conseils d'un Medecin, & c'est ce qui ma fait souhaiter d'en prendre un pour mon Gendre , & de le tenir dans ma maison.

TURBON.

Mon neveu Diafoirus est encore ieune , & ne peut avoir l'experience d'un Barbon : mais son pere & moy prendrons le soin de l'instruire; Il est bien fait de sa personne , robuste :

charnu , & vostre fille en aura de la satisfaction.

ORGON.

Si vous le trouvez bon , l'affaire ne traînera pas davantage , & elle se conclura demain.

TVRBON.

Mais estes vous bien assuré que vostre fille soit disposée à vous obeir, & qu'elle ayt de la disposition à aymer mon neveu Diafoirus ?

ORGON.

Elle ne l'a pas encore veu , que ie sçache : mais je sçais, ce qu'une honneste fille doit à son pere quand il la veut marier.

TVRBON.

Adieu , je cours à mes autres malades. Vne heure après vostre lavement vous pourrez souper, & ie vous permets ce soir après vostre panade, de manger les deux ailles & l'estomac d'un chapon.



SCENE VIII.

ORGON *seul.*

IE veux parler à ma fille, & la disposer à recevoir civilement l'Epoux que je luy destine. Hola Cato ! Cato ! La diablesse ne répondra pas. Cato ! Elle n'en fera rien. Cato ! L'impudente, elle prend plaisir à me faire échauffer le poulmon. Cato ! Je n'en puis plus. Cato ! Il faut y aller moy-même. Cato !

SCENE IX.

CATO, ORGON.

CATO.

*Elle le
heurte en
entrant
visage
contre
visage.*

ME voicy.

ORGON.

L'étourdie ! elle m'a brisé le nez.
D'où diable fors-tu ? es-tu devenue
sourde depuis un quart-d'heure.

CATO.

Je ne suis ny sourde, ny muette. J'en-
tens

tens & parle fort bien.

ORGON.

Pour muëtte, ie voudrois que tu le
fusses souvent. Fais venir Isabelle, va
vîte, es-tu de retour?

CATO.

Il ne faut que l'appeller d'icy, elle
est à la porte de vôtre chambre dans
le même dessein de vous parler.

ORGON.

Que veut-elle?

CATO.

Je ne sçais.

ORGON.

Fay-la donc venir.

CATO.

Madame. La voicy.

SCENE X.

ORGON, ISABELLE, CATO.

ORGON.

ELle a meilleure oreille que toy.
Aprochez, ma fille, & disons
deux mots. Je veux vous marier.
Vous rougissez, cela n'est pas mal-
seant.

ISABELLE.

Et à qui , mon pere ?

ORGON.

Ha ! ha ! donc , le premier point est déjà vuidé , & vous voulez bien vous marier. Je vous aime de cette humeur , il ne faut pas estre dissimulée , & il n'est plus question que de vous dire à qui je veux vous marier.

ISABELLE.

Ouy , mon pere , Je ne sçais point dissimuler , & pour me tirer d'aupres d'une Belle - mere , ie vous avoüe franchement que ie veux bien me marier si vous le voulez : mais ie vous avoüe aussi que toutes sortes de maris ne me sont pas propres.

ORGON.

Et de quelle maniere vous les faut-il ? Celuy que ie vous destine est bien fait de sa personne , jeune , sçavant , & qui sera l'apuy & la gloire de ma maison. C'est en un mot le fils de Monsieur Diafoirus Medecin fameux , & à qui Monsieur Turbon donne tout son bien.

ISABELLE.

Je vous ay bien dit , mon pere,

que toutes sortes de maris ne me font pas propres , & ie ne vous cache point que i'ay une averfion mortelle pour la medecine & les Medecins.

ORGON.

Mais , ma fille , vous ne songez pas qu'étant toujours malade , i'ay besoin d'un Medecin dans ma maison , & qu'ayant pour mon Gendre Monsieur Diafoirus , ce me sera un grand foulagement, & une tres-grande épargne.

CATO.

Ce n'est pas donc , Monsieur, l'intérest de vôtre fille que vous considerez en cette rencôtre, c'est le vôtre propre ; & ce n'est pas pour elle que vous la voulez marier , c'est pour vous-même.

ORGON.

Madame Cato , voulez-vous vous taire ? Vous ferez bien , & ce n'est pas vous que ie veux consulter sur cette affaire.

ISABELLE.

Pour ce qui est de moy, mon pere , je n'ay pas envie de me marier.

ORGON.

Quoy ! vous changez bien-tôt de note , & ce n'est pas ce que vous venez de me dire presentement.

CATO.

C'est aussi une étrange chose , que les peres veuillent contraindre leurs enfans de se marier contre leur inclination. Je sçay bien ce que ie ferois en pareil cas.

ORGON.

Et que feriez-vous mamie ?

CATO.

Ce que ie ferois ! Si un homme étoit si hardi que de m'épouser contre mon gré , & de se prevaloir des capricieuses volontez d'un pere , ie sçais bien , vous dis-je , ce que ie ferois.

ORGON.

Et que feriez-vous mamie encore une fois ?

CATO.

Ie luy ferois voir que c'est une beste , & qu'entre nous autres filles tout se fait par amitié , & rien ne se fait par force. Monsieur , ne tournons point tant autour du pot, votre

Monsieur Diafoirus , comme l'on nous l'a dépeint, & dont le nom même est defagreable à l'oreille , n'est point du tout le fait de vôtre fille .

OR G O N.

Et moy ie veux qu'il l'épouse.

C A T O.

Cela ne fera point.

OR G O N.

Ie le veux absolument.

C A T O.

Voire.

OR G O N.

Ie ne suis donc plus le maître, & une coquine de seruante me fera la loy ! Ie ne veux pas davantage me mettre en colere , & ie vais de ce pas conclurre l'affaire. Nous verrons si ie seray obeï.

SCENE XI.

ISABELLE, C A T O.

ISABELLE.

TV vois Cato où j'en suis reduite , & c'est un dessein que ma

belle-mere qui me haït luy met dans la teste , pour se defaire de moy, & se rendre maîtresse de tout le bien. Elle a decouvert quelque chose de l'amour que Leandre a pour moy, & a gagné ma petite sœur Fanchon qui luy sert d'espionne , & qui luy dit tout ce qu'elle void.

C A T O.

Je l'ay pourtant reconnuë assez discrete pour son âge , & elle vous aime bien. Mais ne foyez point en peine , laissez moy faire , & ie vous tireray de cet embarras.

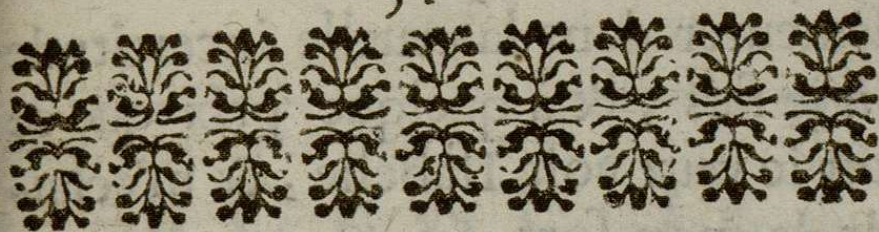
I S A B E L L E.

Je me suis toujourns reposée sur ta fidelité & sur ton esprit , & me remets entierement à ta conduite.

C A T O.

Sortons d'icy, & que l'on ne nous voye pas ensemble, de peur que l'on ne nous soupçonne de quelque complot.

Fin du premier Acte.



LE

MALADE IMAGINAIRE.

ACTE II.

SCENE I.

CATO, LEANDRE.

CATO.



VE venez-vous faire icy,
Monsieur ? Et comment
ozez-vous venir iusques dans
la chambre d'un pere, qui feroit un
mechant party à sa fille, s'il vous ren-
controit icy.

LEANDRE.

Il ne me connoît pas, & ie trou-
verois quelque defaite. Mais quoy
qu'il puisse arriver, ie ne puis plus

demeurer dans la cruelle incertitude où ie suis , & à quelque prix que ce soit ie veux voir Isabelle , & m'éclaircir de mon sort.

C A T O.

Mon Dieu ! point tant de précipitation , i'ay soin de vos affaires , & reposez-vous sur moy. Isabelle répond à vôtre affection , c'est dequoy ie vous assure , & que cela vous suffise.

LE A N D R E.

Mais.

C A T O.

Point de mais : sortez , voicy la Belle-mere qui vient , si elle vous a vû , j'inventeray quelque bourde pour la contenter.

LE A N D R E.

Mais.

C A T O.

Sortez , vous dis-je , ou tout est perdu.

*Il fait
quelque
difficulté
de sortir.
& Cato
le pousse.*



SCENE II.

MARIANE, CATO.

MARIANE.

Qui est ce jeune galant que je vois sortir d'icy ?

CATO.

C'est un Gentilhomme qui venoit s'informer icy du logis d'Oronte, croyant qu'il le pourroit mieux apprendre chez Orgon son frere, où même il s'atendoit de le rencontrer.

MARIANE.

Mais j'ay veu que tu te faschois, & que tu le pouffois assez rudement.

CATO.

C'est que ie n'aime pas ces petites libertez que les hommes croient pouvoir prendre avec des seruanes, & que ce jeune blondin en me parlant faisoit mine de vouloir porter la main où ie n'y en souffris jamais.

M A R I A N E.

C'est estre bien sage; mais dis-moy,
qu'as-tu-fait à mon mary qu'il me
paroist si irrité contre-toy ?

C A T O.

Ce sont ses medecines & les tran-
chées qu'elles luy causent, qui le
mettent ainsi de mauvaise humeur.

SCENE III.

ORGON, MARIANE, CATO.

ORGON.

M On Dieu, mamour, verray-je
toujours devant moy cette har-
pie? Fays la sortir, ie te prie, i'ay quel-
que chose à te dire sans témoins.

M A R I A N E.

Sortez, Cato, & ne reviens pas qu'on
ne t'appelle.

ORGON.

Qu'on me vienne avertir quand
Messieurs Diafoirus seront icy, ie les
attens dans vne heure.

C A T O.

Quand ils seront venus, on les verra.

SCENE IV.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

MOn cher cœur, il faut que je t'auouë que de deux filles qui me restent de feu ma femme, j'en ay une assez coquette dont la garde est difficile, & une encore en bas âge qui est une finette, & qui prend fort, ce me semble, le chemin de son aînée.

MARIANE.

Si elle vouloit suiure mes conseils, elle ne vous donneroit aucun chagrin : mais elle se cache de moy, & s'emancipe à de certaines choses qui ne sont pas fort à approuver.

ORGON.

Tu sçais que ie luy ay trouué un bon party, & que sans m'incommoder ie puis la marier assez richement. Monsieur Turbon fait en ma faueur de grands avantages à Monsieur Diafoirus son neveu : mais je ne sçais par qu'elle fantesie ma fille me témoigne du dedain pour ce

jeune homme qui est bienfait à ce qu'on m'a dit , & d'une tres bonne constitution.

M A R I A N E.

Pour moy , je ne m'en étonne pas, & une fille qui a un galant en teste , & qu'elle void le plus souvent qu'elle peut , n'écoute pas volontiers un pere qui luy propose un medecin pour mary.

O R G O N.

Ma fille auroit un galant en teste, & auroit la hardiesse de le voir à mon insceu !

M A R I A N E.

Je ne veux pas que vous m'en croyez, & je serois suspecte comme belle-mere.

O R G O N.

Hé non, mon cœur, ie sçais que tu as trop de bonté pour elle & pour moy , elle ne merite pas le soin que tu en prens; dy moy, je te prie ce que tu as pû decouvrir de cette affaire, afin que j'y mette ordre , & qu'il ne m'arriue point de deshonneur.

M A R I A N E.

Dispensez-moy de parler, ma charité

rité passeroit pour haine , & ie sçais que la belle mere la plus equitable ne peut fuir le reproche de ne vouloir guere de bien aux enfans d'un autre lit. Faites mieux, interrogez vôtre petite fille Fanchon , presséz-la un peu sur cet article , son âge innocent ne vous peut estre suspect , & vous en apprendrez des choses que i'aurois peut-être honte de vous dire, ou que ie ne vous dirois pas entierement.

ORGON.

Ha ! mainour , ie suis de plus en plus persuadé de ton affection & de ta tendresse pour mes enfans , & ie veux reconnoistre toutes tes bontez par tous les avantages que ie te puis faire. Mais puisque tu te montres opiniâtre à me vouloir celer une chose de cette importance , & que tu m'assures que ie la puis sçavoir par la petite Fanchon , oblige-moy de me la faire venir , & laisse nous seuls ensemble.

MARIANE.

Vous l'aurez incontinent.

SCENE V.

ORGON.

MA fille se feroit - elle oubliée
jusques à ce point, que de des-
honorer ma maison par un commer-
ce criminel , & de s'attacher d'affec-
tion à un homme sans sçavoir si ie
l'auray agreable. Ha! pere malheureux,
si cela est, & faut-il.....

SCENE VI.

ORGON, FANCHON.

ORGON.

Venez - ça ma fille, venez Fanchon,
que fait vostre sœur ?

FANCHON.

Elle est dans sa chambre , mon
Papa.

ORGON.

Qu'y fait elle ?

FANCHON.

Elle mettoit sa paresseuse comme ie
sortois.

ORGON.

N'y a-t'il personne avec elle dans sa chambre ?

FANCHON.

Non, mon Papa. Cato en est sortie avec moy.

ORGON.

N'y vient-il point quelquefois des gens de dehors ?

FANCHON.

Non, mon Papa, je n'y vois jamais entrer personne qu'une Lingere de nos voisines & une Gantiere, & quelquefois le Tailleur & le Cordonier.

ORGON.

Point d'autres.

FANCHON.

Non, mon Papa.

ORGON.

Et dans le Iardin, ne va-t'elle point s'y promener quelquefois ?

FANCHON.

Quelquefois, mon Papa, quand il ne fait pas de Soleil.

ORGON.

Elle vous mene avec elle ?

FANCHON.

Presque toujourns, mon Papa.

ORGON.

Et dans ce Iardin n'avez-vous pas
veu quelque homme qui soit venu
l'aborder? ne me mentez-pas.

FANCHON.

Ha ! non, mon Papa.

ORGON.

Voyez-vous mon petit doigt ? Ce
petit doigt m'a tout dit, & i'ay sçeu
de luy qu'elle a parlé à un homme
dans le Iardin.

FANCHON.

Mon Papa , vostre petit doigt est un
menteur.

ORGON.

Je veux que vous me confessiez la
verité.

FANCHON.

Je vous la dis , mon Papa , &
je n'ay point veu d'homme dans le
Iardin.

ORGON.

Vous mentez, vous dis-je, prenez gar-
de à vous.

FANCHON.

Assurément , mon Papa, je ne ments
pas.

O R G O N.

Ha ! ha ! je vois bien que vous ne me voulez rien dire , mais je sçais bien le moyen de vous faire parler. Voyons si ce bouquet aura plus de pouvoir que moy.

F A N C H O N.

Ha ! mon Papa , je vous crie mercy , mon cher Papa , non mon Papa.

O R G O N.

Point de pardon, ou il faut parler & dire ce que vous avez veu dans le jardin. Je verray bien si vous mentirez.

F A N C H O N.

Mais, mon Papa, ma sœur me battra, & elle m'a defendu de rien dire.

O R G O N.

Non, non elle n'en sçaura rien, levez vous, & dites moy tout. Cét homme fut-il long temps avec elle ?

F A N C H O N.

Assez-long-temps.

O R G O N.

Et vous que faisiez vous cependant ?

F A N C H O N.

Ma sœur me dit que i'allasse cueillir quelques œillets pour luy en

*Il va
prendre
des ver-
ges, &
fait mine
de vou-
loir don-
ner le
fouët à
fanchon
qui pleu-
re & se
jette à
genoux.*

faire un bouquet , apres quoy je retournay au berceau de jasmin où ils s'étoient assis l'un prez de l'autre.

ORGON.

N'entendites vous pas ce qu'ils disoient ?

FANCHON.

L'homme parloit à ma sœur , & luy disoit..... tout-cy , tout-ça , en luy jettant les fleurs de jasmin.

ORGON.

Oüy ! Ne fit-il rien autre chose ?

FANCHON.

Non. Mais, mon papa, si ma sœur sçavoit que je vous ay dit cela , je serois battüe.

ORGON.

Ne craignez point, elle n'en sçaura rien , je vous l'ay promis. Mais que disoit-elle de son côté.

FANCHON.

Elle luy disoit : Mon Dieu, je vous prie allez-vous-en, j'ay peur que l'on ne vous voye icy , & apres le luy avoir dit deux ou trois fois , il luy baïsa la main , & s'en alla par la porte de derriere dont ma sœur avoit la clef.

ORGON.

Allez , vous estes bien sage , & tant que vous ne mentirez point vous ferez ma fille.

FANCHON.

Mon papa , n'en dites rien à ma sœur.

ORGON.

Non , elle n'en sçaura rien , allez *Fanchon s'en va.* la retrouver , & dites luy qu'elle me vienne parler. En effet, il vaut mieux que je dissimule de sçavoir la chose, & étant sur le point de conclure son Mariage, il ne faut pas l'aigrir ny l'efaroucher, de peur qu'elle ne gâte ce que j'ay fait. Sans cela je sçay bien comment j'en devrois user , & je ne souffrirois pas qu'une fille me jouât de ces tours-là qui ne sont ny beaux ny honnêtes , & à quoy pere & mere doivent avoir l'œil incessamment.



SCENE VII.

ISABELLE, ORGON.

ISABELLE.

FAnchon m'a dit, mon pere, que vous me demandiez.

ORGON.

Oüy, ma fille, j'ay besoin de vous, & vous sçaurez bien-tôt pourquoy je vous fais venir icy. L'attens quelques personnes, en la presence de qui je veux vous parler, & soyez persuadée que je n'ay de pensées que pour vôtre bien. Vous me voyez malade, & la maladie est le vestibule de la mort. Avant que la mienne arrive, je suis bien aise de vous voir pourvüe, & c'est à quoy je veux travailler presentement.

ISABELLE.

Mon pere, rien ne presse de mon côté, & ie vous ay témoigné que ie n'ay nulle envie de me marier.

ORGON.

Je prens vôtre réponce pour une

marque de modestie , & vous parlez
comme parlent toutes les filles sages
& bien élevées. Mais enfin quand il
se faut marier, & qu'il se presente un
bon party pour une fille, elle ne doit
pas dire non , & ces bons partis ne
s'offrent pas tous les jours. Contenez-
vous que ie suis bon pere , & que
ie ferme les yeux à bien des choses
que d'autres peres ne laisseroient pas
passer si aisément.

I A B E L L E.

Ie n'entens pas ce que vous voulez
dire par ce discours.

O R G O N.

C'est assez que ie l'entens moy, &
vous ne devez pas souhaiter que ie
m'explique davantage sur cet arti-
cle.

S C E N E V I I I.

I S A B E L L E , O R G O N , C A T O.

C A T O.

MEssieurs Diafoirus pere & fils
souhaitent de vous voir, &

sont dans la sale.

ORGON.

Fais les entrer. Ma fille , ne me faites pas icy d'afront , & recevez comme il faut celuy que ie vous destine pour Epoux. Les voicy.

SCENE IX.

ORGON , ISABELLE,
CATO , DIAFOIRVS
Pere , DIAFOIRVS *Fils*.

ORGON.

Monsieur Diafoirus , ie suis vôtre serviteur, & vous suis tres-obligé de l'honneur que vous me faites de me venir voir.

DIAFOIRVS *Pere*.

Monseigneur, ie vous amene mon fils pour vous faire la reverence, & offrir ses services à Mademoiselle vôtre fille , puisque vous luy faites l'honneur de l'accepter pour vôtre Gendre , & que Monsieur Turbon mon Beau-frere nous en porta la parole avant hier. Mon fils saluez Monsieur , &

faites en suite les choses , comme ie vous les ay enseignées.

DIAFOIRVS Fils.

ne recevez vous Monsieur mon futur Beau-pere, l'honneur de vostre alliance m'est si précieux , & ie le mets à un si haut point , qu'il m'est difficile de vous exprimer combien j'en ressens de joye. En verité tous les plus beaux termes de la Rhetorique seroient trop bas pour vous la bien représenter dans toute son étendue , & il n'est point de metaphore , de metonymie , ny d'hyperbole assez riche pour vous bien faire connétre le zele, l'ardeur , la passion & l'emportement avec lequel ie seray toute ma vie votre tres-humble & tres-obeissant Fils de Serviteur.

Il tient une contenance niaise & timide dans tout son rôle.

CATO.

L'Impertinant personnage !

ORGON.

Je n'en attendois pas moins du fils de Monsieur Diafoirus , que l'on m'auoit depeint tres-bien né, & j'auray bien de la joye d'avoir dans ma maison un semblable Gendre.

Bas à Isabelle.

C A T O.

*Bas à
Isabelle.*

La sote figure !

D I A F O I R V S *Pere.*Continuez, mon fils , & faites vôtre
compliment à Madame.D I A F O I R V S *Fils.**Il fait
une pre-
miere re-
verence ,
& puis
tourne le
visage
vers son
pere.*

Baïseray-je ?

D I A F O I R V S *Pere.**Isabelle
reçoit le
baïser a-
vec grâd
dedain,
& en
tournant
la teste
vers Ca-
to.*Sans difficulté. Mon fils a beaucoup
de modestie.D I A F O I R V S *Fils.*Madame , l'auoüe d'abord qu'il
n'y a point de Belle-mere au monde
plus belle que vous.

O R G O N.

*Bas à
Isabelle.*Monsieur , ce n'est pas ma femme à
qui vous parlez, c'est ma fille.

C A T O.

Vôtre pere asseurement se moque de
vous.D I A F O I R V S *Fils.*Mademoïsoille , comme le Soleil
entre les Astres , ou plutost comme
la Lune , non pas dans sa con-
jction avec le Soleil quand il semble
qu'ils se vont coucher ensemble :
mais dans son opposition quand l'un
se leve & l'autre se couche; ce que le
vulgaire

vulgaire appelle la pleine Lune: Cō-
me , dis-je , la Lune est la plus belle
des lumieres etincellantes , qui nous
paroissent la nuit , aussi Mademoi-
selle , vous estes asseurement la plus
belle , la plus lumineuse & la plus
parfaite de toutes les Damoiselles
que l'on puisse voir.

CATO.

Ma foy il y a bien de la Lune dans ce
cerveau-là.

DIAFOIRVS *Fils.*

Je sçay bien , Mademoiselle , que
vos charmes & vos celestes appas.....

*Diafoi-
rus pere
& Orgon
se regar-
dent , &
témoi-
gnent par
leurs ge-
stes de
l'admi-
ration
pour ce
discours.*

SCENE X.

ORGON , MARIANE ,
ISABELLE , CATO ,
DIAFOIRVS *Pere* , DIA-
FOIRVS *Fils.*

ORGON.

Monsieur , voicy ma femme ,
qui prend beaucoup de part à
toutes mes joyes.

E

DIAFOIRVS *Pere.*

Saluez Madame , mon fils.

*Il s'a-
vance &
la baise.*

DIAFOIRVS *Fils.*

Madame , j'avoüe d'abord qu'il ny a point de Belle-mere au monde plus belle que vous , & que si toutes les belle-meres vous ressembloient, il ny auroit point d'Eloges pour elles qui ne fussent rampans , & autant au dessous de leur merite que la Lune est au dessous du Soleil.

CATO.

Ma foy , Madame, vous avez bien perdu de n'estre pas venuë plûtoft , & vous auriez ouï un beau discours du Soleil & de la Lune.

DIAFOIRVS *Fils.*

Je sçay bien , Madame , que s'il falloit parcourir tous les sujets des loüanges que vous meritez , il me faudroit plus de temps qu'il n'en faut pour le mouvement naturel du Soleil entre les Tropiques , c'est à dire l'année entiere (car ie ne suis point Copernicien , & ie m'attache fort aux opinions des Anciens , que ie crois les plus solides.) Et quoy que mon Regent de Rhetorique

m'ayt assuré que ie n'étois pas un de
 ses moindres disciples , & que ie n'i-
 gnore pas comme il se faut servir de
 l'Allegorie , de l'Hypallage & des
 plus riches figures de ce bel art , qui
 ne consiste pas, comme le pretendent
 de méchans Critiques , à bien men-
 tir , mais seulement à donner aux
 choses une plus belle face , & de
 plus belles couleurs qu'elles n'ont
 pas en effet , Quoy que mon Regent
 de Rhétorique m'ayt , dis-je , as-
 suré....

M A R I A N E.

Monsieur , treve de digression &
 de Rhétorique , & ie vous prie de
 garder toutes vos belles fleuretes
 pour Mademoiselle que voila, & qui
 pourra mieux y répondre que ie ne
 ferois.

I S A B E L L E.

Moy , Madame ! Je l'en quite de tout
 mon cœur.

D I A F O I R V S *Fils.*

le sçay bien , Mademoiselle , que
 vos charmes & vos celestes ap-
 pas.....

*Il re-
 tourne à
 Isabelle.*

52
C A T O.

Bas à Isabelle, Si l'esprit est fort , la memoire est bonne , & il se souvient bien de sa leçon.

Il commence en cet endroit à hesiter dans son compliment.

D I A F O I R V S Fils.

Que vos charmes & vos celestes appas , qui sont en verité , sans flatterie , & sans grossir les objets comme font les lunettes de Galien , ont dequoy ébloüir la veüe la plus ferme , & des yeux aussi vifs que ceux de l'Oiseau qui enleva Ganimede ; & Esculape , à qui i'ay desormais de devoüé toutes mes veilles.....

O R G O N.

Monsieur , laissons-là , ie vous prie , Esculape & Ganimede , nous sommes tous bien persuadez de vôtre capacité , & ma fille à qui ie veux épargner la peine de vous répondre pour ne pas faire souffrir sa Pudeur , a asseurement pour vous tous les sentimens d'estime qu'elle doit avoir.

D I A F O I R V S Pere.

Ie vous diray aussi , Monsieur, que mon fils a eu toute sa vie une honête timidité. Ce sont de ces esprits

posez qui ne s'échauffent pas dans la conversation, qui sont lents & tardifs, qui conçoivent les choses avec peine, mais qui les ayant une fois bien digerées, les possèdent apres parfaitement. Quand il étoit jeune, on eut toutes les peines du monde à luy faire apprendre à lire, & il avoit quatorze ans qu'il ne sçavoit pas encore assembler ses lettres. Ses Regens desespoient d'en pouvoir venir à bout, & ils luy trouvoient tant de pesanteur, qu'ils ne croyoient pas qu'il peût jamais mordre aux belles sciences. Cependant ils ont bien veu le contraire. Des caracteres qui se forment sur le sable peuvent être emportez au moindre vent : mais ceux que l'on grave sur le plomb ou sur du cuivre ne s'efacent que par la longueur des siecles. Ces esprits turbulens, qui dans leur ieunesse sont pleins de feu, qui n'ont point de consistence, ne retiennent pas les choses, & elles s'évaporent dans un leger cerveau que la nature leur a donnez. Au contraire ces esprits qui ne s'ouvrent pas si tôt, qui paroissent lents,

& ne donnent point de belles esperances dans les premieres années, viennent après tout d'un coup à se produire, & font bien valoir ce qu'ils ont tenu long-temps caché. Mon fils tel que vous le voyez, sans le trop venter, possède toutes les belles sciences, & quoy qu'il ne fasse pas grand bruit, & qu'il ait assez de modestie, au fond il ne cederoit pas aux plus habilles de sa Profession. Il n'y a pas long-temps qu'il en donna des marques dans une dispute publique, où il reçut les applaudissemens de tout l'Auditoire.

Il tire de sa poche un log roulean

de papier, & le presète à

Isabelle.

Elle les regarde avec dedain sans les prendre.

Elle prend rudement

DIAFOIRVS,

Madame, voicy les dernieres Theses que j'ay soutenuës, & vous me ferez la grace de les accepter.

ISABELLE.

Monfieur, je n'entens pas le Latin, Et vous pouvez garder ce beau present pour une autre que pour moy.

CATO.

Donnez, donnez, elle sera bonne pour faire un chassis à une fenêtré de nostre grenier.

SCENE XI.

ORGON, MARIANE, ISABELLE
FANCHON, CATO, DIAFOI-
RVS *pere*, DIAFOIRVS *fls.*

FANCHON.

Mon papa , il y a là un honnesté
homme bien fait , de la part du
Maître de Musique de ma sœur, qui
ne pouvant sortir pour être incom-
modé d'un grand rhume, l'a prié de
venir en sa place luy donner leçon.

ORGON.

Qu'il entre. Ces maîtres de Musi-
que sont la pluspart un peu debau-
chez , & le nôtre n'est sans doute en-
rumé que pour s'estre un peu trop
diverti avec la bouteille. Ce Maistre
substitut à meilleure mine que celuy
dont il vient remplir la place. Sça-
chons ce qu'il a à nous dire.

*Fanchon
s'en va, &
ne revient
plus.*

MARIANE, *bas.*

Il pourroit bien y avoir quelque
intrigue en tout cecy.

SCENE XII.

ORGON, MARIANE, ISABELLE,
DIAFOIRVS *pere*, DIAFOIRVS
filz, LEANDRE, CATO.

LEANDRE.

Monsieur de Reneval estant obligé de garder la chambre pour quelque indisposition qui luy est survenue depuis hyer, je n'ay pû refuser la commission qu'il m'a prié de prendre, estant amis, & de même profession. Je viens icy, Monsieur, pour remplir sa place le moins mal qu'il me sera possible, & faire chanter Mademoiselle vostre fille qui est déjà sçavante, à ce qu'on m'a assuré.

ISABELLE.

Qu'elle hardiesse, Cato ! Je tremble.

CATO, *bas*.

Ne craignez rien, tenez bonne mine.

ORGON.

Monsieur, vous estes le bien venu & je seray bien aise que vous fassiez

chanter ma fille devant ces Messieurs,
prenons des sieges je ne puis long-
temps me tenir debout. Avez vous
quelque air nouveau.

LEANDRE.

I'en apporte un à Mademoiselle
qui n'est pas vieux, puis qu'il n'est que
d'avant-hyer , & dont les paroles
& le sujet ont quelque chose de fort
particulier & de fort touchant.

ORGON.

Je vous prie, dites nous en le sujet,
& l'air & les paroles nous en plai-
ront davantage.

LEANDRE.

Je le veux bien.

DIAFOIRVS *pere.*

Je vous en prie aussi.

MARIANE.

Ce sera sans doute quelque fable.

LEANDRE.

Histoire aussi veritable qui en fut
jamais. Si vous la voulez sçavoir , je
vous la diray en peu de mots.

ORGON.

Nous vous en prions tous.

LEANDRE.

Dans une partie de chasse , un

Cavalier eut le bonheur de rendre quelque service à une jeune Beauté, dont il devint sur le champ eperdûment amoureux, un Sanglier vivement poursuivi par des chiens dont il avoit de la peine de se defendre, alloit donner de furie contre le cheval que montoit cette belle personne qui couroit risque de la vie, lorsque par bõheur le Cavalier qui se trouva proche d'elle eut le temps de la joindre pour la faire détourner, ésvyant l'effort de la beste qui blessa dangereusement son cheval, dont il sceut heureusement se degager. La belle personne fut assez touchée de cette action pour luy en témoigner sa reconnoissance, & s'étant rencontrés depuis en deux ou trois assemblées, il se lia entr'eux une amitié qui en peu de temps devint amour, & leur fit souhaiter de pouvoir passer leurs jours ensemble. Cependant le Pere de cette belle personne assez chagrin de son naturel, & gardant presque toujors la chambre, a d'autres pensées pour sa fille, & luy destine un homme mal fait de corps &

d'esprit , un veritable Pedan qu'elle ne sçauroit aimer. Sa figure seule est capable de donner du degoust à tout le monde , & le pere pour quelque interest particulier qui le regarde, s'opiniâtre à vouloir faire son Gendre de ce ridicule personnage. Le Cavalier qui aime passionnément la fille , dont il se flate aussi d'estre un peu aimé, cherche cependant tous les moyens de la voir & de luy parler , & ne les pouvant rencontrer qu'avec beaucoup de difficulté, parce que la fille est fort scrupuleuse , il se trouve enfin heureusement qu'il la void & qu'il luy parle en presence du pere même , & d'un indigne rival , qui n'étant pas des esprits fort rafinez ne s'aperçoivent pas de leur adresse. Il luy confirme l'extrême passion qu'il a pour elle , il luy iure qu'elle ne peut aller plus loin , & qu'il mourra de douleur s'il n'a pas le bonheur de l'epouser. Le Pere pourtant se doute à la fin de cette secrette intelligence , il void bien que sa fille n'a aucun panchant pour la buse qu'il souhaite de luy donner

pour mary ; & c'est sur cette histoire
que roulent deux couplets dont j'a-
porte l'air à Mademoiselle vôtre fille.

ORGON.

*Il se tour-
ne vers
Diafoi-
rus le
pere.*

Et que dit le pere à tout cela ?
Voyons donc vos deux couplets.
Nous aurons le plaisir de l'oïr chan-
ter , & i'ay touïours aimé une belle
voix.

MARIANE , *bas.*

Mon mary ne penetre pas icy si avant
que moy.

CATO *bas à Isabelle.*

Que d'esprit en ce discours !

ISASELLE *bas à Cato.*

Je tremble de peur , Cato.

ORGON.

Ca , Monsieur , depeschons , nous
avons icy d'autres affaires.

LEANDRE.

Je le veux , Mademoiselle , voila
la note sur ce papier , afin que vous
me puissiez répondre.

*Leandre
chante le
premier
couplet,
& Isa-
belle le*

AIR.

Puisque dans nôtre amour tout s'op-
pose à nos vœux ,
Qu'un rival le traverse , & qu'un pere
l'appuye ,

Si leur presence nous ennuye,
Pour nous vanger Philis ne cachons
plus nos feux.

*second
s'étant
levez*

Quel plaisir aux Amans dans leur ar-
deur extrême.

*tous tan-
dis que
les autres*

De se dire enfin , Je vous aime !

*demeurēt
assis.*

ISABELLE.

De l'objet importun que j'ay devant
mes yeux.

Je fais un digne objet de mépris &
de haine ,

L'amour sous une belle chaîne.
Me doit faire passer des jours deli-
cieux.

Lysis, ie veux répondre à vôtre ardeur
extrême ,

Et dire à mon tour, ie vous aime.

ORGON.

N'en sçavez-vous point d'autres,
Monsieur le Musicien? Ma foy vos
deux couplets sont d'impertinēs cou-
plets, ie suis las de vous ouïr chāter,
& vous ferēs biē de vous retirer. Ie ne
sçavois pas, ma fille, que vous sceussies
composer des vers sur le champ , &
faire des *In prōptā*, vous estes plus ha-
bile que ie ne pensois, & ie vois des
notes sur ce papier sans qu'il y ait

*Ils se le-
vent*

tous.

*Leandre
se retire ,
& Orgon
prend le*

*papier
des*

*mains
d'Isabel-
le, où il*

void de-

la note
sans é-
criture.

d'écriture.

ISABELLE.

Le couplet qu'il a chanté , & ce-
luy que j'ay repris ne sont pas si nou-
veaux qu'il nous le veut faire accroi-
re , ie les sçais il y a plus de deux
mois , & les gens nous font souvent
valoir ce qu'ils nous débitent , pour
nous le faire trouver meilleur.

ORGON.

Vous pouvez avoir raison.

DIAFOIRVS *Pere.*

Monsieur , une affaire pressée nous
appelle en ville , & ie suis bien aise
de mener toûjours mon fils avec moy
chez mes malades pour le styler , &
le dégourdir.

ORGON.

He bien , Monsieur , nous con-
clurons, s'il vous plaît , demain tou-
tes choses avec Monsieur Turbon, &
j'espere que la satisfaction sera éga-
le de tous côtez.

DIAFOIRVS *Pere.*

Ie l'espere comme vous.

DIAFOIRVS *Fils.*

Mademoiselle , ie demeure vostre
tres-humble serviteur , & le vostre

63

aussi, Madame, ie reviendray vous
voir avec mon pere.

SCENE XIII.

ORGON, MARIANE,
ISABELLE.

ORGON.

ENcore un mot entre nous, & *Ils re- prennent leurs sieges.*
mettons-nous à nôtre aise. Ma
fille, vous avez veu Monsieur Dia-
foirus le ieune, dont i'ay fait choix
pour estre vostre mary. Sans m'alle-
guer de raisons, i'entens qu'il vous
plaise, & que vous chassiez de vôtre
tête toute autre folle amour que vous
y pourriez avoir. Qu'en dites-vous
m'amie? N'ay-je pas raison de parler
ainsi?

MARIANE.

Tout à fait, mon cœur, & une
fille bien née comme la vôtre ne peut
que conformer ses desirs à ceux de son
pere, qui veut le bien de ses enfans.

ISABELLE.

Peut-être, Madame, y va-t'il plus

de mon bien & de ma satisfaction de
demeurer auprès de mon pere , &
que vous ne donnez pas juste dans
mes interets.

M A R I A N E.

Vne fille de vostre âge ne doit pas,
ce me semble,raisonner sur les volon-
tez d'un pere,& elle a meilleure gra-
ce à s'y soumettre sans repartie.

I S A B E L L E.

Vous tarde-t'il, Madame, que je ne
sois hors de la maison , & m'y voyez
vous à regret, parce que je n'ay pas le
bon-heur d'estre vostre fille ?

M A R I A N E.

Vous estes une insolente, m'amie, &
j'ay plus de discretion que vous en
dissimulant des choses que je sçais, &
que pour l'honneur de sa famille je ne
devrois pas cacher à vôtre pere. En-
core un coup vous estes une insolente,
& j'aurois dequoy me vanger si je
voulois.

I S A B E L L E.

Vous aurez beau, Madame , vous
emporter & me dire des injures , &
vous vous trompez, si vous croyez que
je vous imite , & que je m'emporte

comme vous. J'ay esté mieux élevée
que vous ne pensez , & le seul respect
que j'ay pour mon pere m'obligera
toujours d'en avoir pour vous.

M A R I A N E.

Je n'ay que faire de vôtre respect,
& je ne suis que trop instruite du bien
que vous me voulez.

I S A B E L L E.

Et moy, Madame, je connois enco-
re mieux les bonnes intentions que
vous avez pour moy, & il n'est pas be-
soin que vous me les expliquiez. Je
vous laisse le champ libre , & vous
pouvez dire de moy ce qu'il vous
plaira.

O R G O N.

Ouy, retirez-vous, le n'aime pas tou-
tes ces picoteries.

SCENE XIV.

O R G O N , M A R I A N E ,

M A R I A N E.

M On cœur , pour l'amour de
vous, je souffre sans me plaindre

Elle pleure en cet endroit. le mauvais traitement que vostre fille me fait, & je n'ay garde de vous irriter contre elle. Mais il m'est bien dur...

O R G O N.

Tay-toy, m'amour, quoy que je ne dise mot., je voy ta patience, & la crainte que tu as de me fascher. Ce me sont de grandes preuves de ton affection, & je ne puis mieux punir ma fille, qu'en reconnoissant de tout mon pouvoir les bontez que tu fais parêtre à ton mary. Comme je suis malade, & que je sens que mes forces diminuent, je ne veux pas attendre l'extremité pour te donner aussi des marques indubitables de mon amour, & au cas que je meure....

M A R I A N E.

Ha, mon cher cœur, ne me parle point de cela, tu me ferois mourir moy même, & je ne veux point mettre cela dans mon esprit.

O R G O N.

Enfin, m'amie, nous sommes tous mortels, & je ne veux pas, dis-je, attendre le dernier soupir, pour te declarer que j'ay vingt mille écus bien contez en bonnes especes, dont per-

sonne au monde n'a de connoissance que moy , & que je tiens cachez dans mon cabinet dans une fausse armoire que couvre le lambris qui est à gauche en entrant. Si je meurs , tu n'as qu'à les aller prendre...

M A R I A N E.

Ha , mon cher mary, ne me parle point de cela , tu me donne la mort, je ne vivrois pas un moment après la tienne , & je ne puis penser sans fremir au plus grand mal - heur qui me pourroit arriver. Vingt mille écus dis-tu ?

En changeant de ton.

O R G O N.

Oüy, m'amie, il y en a tout autant.

M A R I A N E.

Ha non ! tu me mets au desespoir en me parlant de cela, je ne sçais plus où j'en suis; mon cher mary, ne m'en parle de ta vie, je t'en conjure. Sont ils en or ou en argent-blanc ?

O R G O N.

Moitié l'un, moitié l'autre.

M A R I A N E.

Mon Dieu ! Pourquoi prens-tu plaisir à m'affliger de la sorte ! me parler de ta mort, c'est me parler de la

miennne. Que je serois mal-heureuse ?
Ils sont dis-tu , dans ton cabinet
derriere le lambris en entrant à
gauche ?

O R G O N.

Ouy m'amie, dans le même endroit.

M A R I A N E.

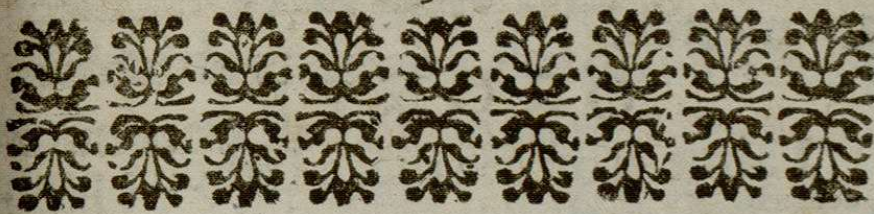
Ouy, je te le jure, m'amour, tu viens
de me donner le coup de la mort, &
le chagrin que me cause cette pensée
que tu me mets dans l'esprit , hastera
mes jours, & ne permettra pas que je
te survive.

O R G O N.

Ma chere ame, je vois que tu m'ai-
mes trop, & je ne pourray jamais assez
reconnoistre ton affection. Nous vi-
urons l'un & l'autre autant qu'il plaira
au Ciel. Metz-toy en repos, tu n'auras
plus demain de contrôleuse à tes yeux,
& veuille ou non, je marieray ma fille
à Monsieur Diafoirus. Je vais y tra-
vailler de ce pas, & avant toutes cho-
ses, viens reconnoistre dans mon ca-
binet l'endroit que je t'ay marqué, &
qui n'est sceu au monde que de nous
deux.

M A R I A N E.

Allons, puisque tu le veux de la sorte.



L E

MALADE IMAGINAIRE.

ACTE III.

SCENE I.

ORONTE , CATO.

ORONTE.

LE sçavois déjà une partie de ce que tu viens de me dire , mais ie n'aurois pû m'imaginer que mon frere eût le cerveau blessé iusques à ce point , & il faut remedier à ce desordre.

CATO.

Les choses vont encore plus loin que ie ne les represente , & il ne s'est peut-être iamaïs veu de pareille folie.

au monde.

ORONTE.

L'aime trop ma niece Isabelle pour souffrir qu'elle se marie contre son gré , & ie tâcheray d'ôter à mon frere cet entêtement qu'il a de la medecine & des Medecins.

CATO.

L' imagine un plaisant tour , qui pourroit bien aussi y contribuër , & luy donner pour iamais du degout des remedes & de ceux qui les ordonnent.

ORONTE.

Ma niece t'est obligée de l'affection que tu conserves pour elle , & il est iuste de l'apuyer contre les caprices d'un pere , & l'aversion d'une Belle-mere, qui se veut saisir de tout le bien.

CATO.

Laissez faire , une soutane & un bonnet carré en feront l'office. Dites-luy que vous connoissez un Medecin des plus habiles du monde, que vous le luy voulez produire, & qu'il en sera tres-satisfait.

ORONTE.

Je ne doute point de ton adresse, & ie tâcheray de la seconder. Car enfin il faut, s'il se peut, guerir mon frere de sa folie, & nous viendrons apres aisément à bout du reste.

CATO.

Je l'entens, disposez les choses, & ie vais me preparer de mon costé.

SCENE II.

ORGON, ORONTE.

ORGON.

MOn frere, ie me plaignois hier de vous, de ce que me sçachant malade vous ne m'estes point venu voir depuis huit jours, & même que vous n'avez pas daigné vous informer comme ie me porte.

ORONTE.

Mon Frere, c'est une question, si vous estes malade; ou plutôt, c'est une verité que vous ne l'estes que dans l'imagination, ou qu'autant que vous le voulez bien être.

O R G O N.

Vous agissez mal , mon frere , de me traiter de visionnaire , & de vouloir que ie ne sois malade que d'imagination , c'est à dire en bon François , malade d'esprit ; ce qui n'est point , Dieu mercy , & ceux qui le disent sont plus malades que moy.

O R O N T E.

Ie ne dis pas absolument que vous ne soyez point du tout malade , & il est impossible que la plus forte constitution ne succombe à la fin sous la quantité des remedes inutiles dont les Medecins prennent plaisir à vous accabler. Ie vous connois, mon frere, & sçais que vous estes d'un tres-excellent temperament , qui se seroit soutenu soy-même sans avoir besoin d'aucun secours de la medecine: Mais de gayeté de cœur vous le ruinés tous les iours, & sans nulle necessité vous dépensez malheureusement une partie de vôtre bien en potions & en lavemens. Les Cordiaux, les Iuleps, les Apofemes dont vôtre table est couverte, & qui vident vôtre bourse, sont des noms specieux dont on abuse

se les hommes, nous pouvons fort bien vivre sans cela. J'ay connu un des plus celebres Medecins de France, qui conseilloit à ses amis de ne se servir de remedes qu'à l'extremité, parce que les remedes qui pour la pluspart sont chauds & violens, à mesure que d'un costé ils fortifient la nature, ils la detruisent de l'autre, & qu'ils font tout ensemble du bien & du mal. Les Medecins font leur métier, & ne degoûtent pas les hommes de l'usage des remedes, parce qu'ils n'y trouveroiét pas leur conte, & qu'il faut que chacun gagne sa vie dans la profession qu'il a embrassée. Quelle apparence qu'un Medecin sortît de chez un malade qui l'appelle sans luy ordonner medecine, seignée, ou lavement ? N'eût-il qu'une tres-legere emotion qui se peut passer par un peu de repos & quelque diete, si le medecin ne griffonne quelques lignes pour l'Apotiquaire, on croira qu'il ne sçait rien, qu'il ne connoist pas la maladie, & on ne luy payera pas sa visite de bon cœur. Croyez-moy, mon frere, nous pechons tous par coûtume.

me , nous dormons trop par coùtume, nous bevons trop par coùtume, nous prenons trop de remedes par coùtume. Celle que vous avez prise de vous tant medeciner n'est pas encore si fort enracinée , que vous ne vous en puissiez défaire ; Monsieur Turbon a son but , & ne se met pas beaucoup en peine de ce que vous deviendrez à la fin , pourvû que vous payez bien ses ordonnances. Voila, mon frere, ce que ie crois que la charité m'oblige de vous dire sur ce sujet, & vous devés, ce me semble, donner quelque creance à un frere, de l'amitié duquel vous n'avez pas lieu de de douter, & qui sçait un peu comme va le monde.

O R G O N.

Ie vous ay écouté patiemment , & vous m'avez dit de belles & bonnes choses. Mais enfin toute vôtre eloquence ne sçauroit me persuader que ie ne suis pas malade, ie me sens bien, & Monsieur Turbon est un honneste homme qui ne m'ordonne rien que d'à propos.

O R O N T E.

Tant honnête homme qu'il vous

plaira , mais il se moque de vous, & vous estes la marote.

ORGON.

Hé , mon fere !

ORONTE.

Quoy ce n'est pas se moquer, que de vous ordonner une douzaine de medecines dans un mois, & autant de lavemens ? Je crois bien qu'apres cela l'homme le plus robuste doit necessairement devenir malade , & vous le pourriez estre par cette raison. On ne plaint guere les gens qui s'attirent du mal pour leur plaisir.

SCENE III.

L'APOTIQUAIRE , ORGON ,
ORONTE.

L'APOTIQUAIRE.

Monsieur, voicy vôtre lavement de l'ordonnance de Monsieur Turbon , & il y est entré des emollients qui ne vous causeront point de tranchées.

ORONTE.

Mon Dieu, mon frere , ne ferez-vous jamais las d'avoir à vos trous-

Il vient avec un tablier , & arme d'une siringue, faisant l'empres-
se.

ses, & Medecins , & Apotiquaires, &
si vous aimez la vie , en bonne foy,
est-ce là le moyen de la conserver ?

L'APOTIQUAIRE.

Ca, Monsieur, il est bien comme
cela, ny trop chaud, ny trop froid, &
dans le temperament qu'il faut.

ORGON.

Vn moment de patience.

ORONTE.

Sur ma parole , mon frere , vous
n'avez pas besoin aujourd'huy de la-
vement ; croyez-moy, renvoyez votre
Apotiquaire, il vaut mieux le payer
au double , que de vous faire du
mal.

ORGON.

Mais , mon frere , Monsieur Tur-
bon me l'a ordonné, & que dira-t-il
si ie ne luy obeïs pas ?

ORONTE.

Qu'il dise ce qu'il voudra, & fai-
tes-vous ce que ie vous conseille de
faire pour votre bien.

L'APOTIQUAIRE.

Si vous ne vous hastez , il faudra
le rechauffer , & il perdra de sa
force.

ORONTE.

Monsieur l'Apotiquaire, Mon frere n'a pas besoin de lavement pour ce soir, remportez-le, s'il vous plaist.

L'APOTIQUAIRE.

C'est pour le conte du malade, ie diray au Medecin qu'il ne l'a pas voulu prendre. I'y avois mis cette fois toutes les herbes de la S. Iean.

SCENE IV.

ORGON, ORONTE.

ORGON.

MOn frere, vous me faites là une affaire avec Monsieur Turbon, & dans les termes où i'en suis avec luy pour le mariage de ma fille, en faveur duquel il fait donation de son bien à Monsieur Diafoirus son neveu fils de sa sœur, ie pourrois bien le fascher & détourner ses bonnes inclinations par le mépris que vous voulez que ie fasse de son Ordonnance.

ORONTE.

Autre folie, mon frere, que celle-là,

& pardonnez-moy, si plus jeune que vous de quelques années, je vous parle franchement. Si ie ne vous aimois pas comme ie vous aime, ie n'en vserois pas de la sorte, & autant que vostre santé m'est chere, vostre honneur m'est cher aussi. I'ay appris que vous avez resolu de marier ma niece Isabelle à une personne pour qui elle a une aversion mortelle, & qui au fond n'est pas un party si avantageux que vous le croyez. En verité ie ne scaurois approuver vôtre procedé, & il est tres-dangereux, mon frere, de marier une fille contre son gré.

ORGON.

I'ay de bonnes raisons pour faire ce que je fais, & ce me sera un grand avantage d'avoir un Medecin dans ma maison.

ORONTE.

Je veux que vous en eussiez besoin, faut-il pour cela sacrifier une fille, & la rendre malheureuse pour le reste de ses jours ? Mais, mon frere, parlons serieusement, croyez-vous estre malade, & l'estes-vous en effet ?

OR G O N.

Si je le suis , mon frere , en faut-il douter ?

O R O N T E.

Hé bien! faites moy donc un plaisir , Je souhaite vostre santé plus que personne du monde, & sur ce que j'ay pris hyer que vous estiez plus que jamais enfoncé dans les remedes, j'ay amené icy avec moy un des plus sçavans Medecins du Monde, quoy qu'il ne paroisse pas beaucoup, & qui vous dira d'abord quelle est la nature de vôtre mal, qu'il guerira sur le champ.

O R G O N.

Il ne sçauroit être plus habile que Monsieur Turbon.

O R O N T E.

Vous estes bien coiffé de vôtre Monsieur Turbon; Croyez-vous qu'il soit le seul capable que nous ayons à Paris. Dans un article important comme est celui de la santé , nous devons consulter plus d'une teste , & tous les bons avis ne sont pas dans un cerveau.

O R G O N.

Pour vous complaire , je veux bien

voir vostre Medecin.

ORONTE.

Il est dans la sale qui m'attend, & je n'ay qu'à l'appeller. Monsieur Vanderberg, entrez, s'il vous plaist.

ORGON.

Ce nom sent son Allemant.

ORONTE.

Il est Allemant en effet, & l'Allemagne produit d'habiles-gens en toutes professions: Aprochez, Monsieur, & ayez la bonté de nous donner votre sentiment sur la maladie de mon frere.

SCENE V.

ORGON, ORONTE, CATO.

CATO.

*Cato paroist sous l'habit de Medecin en souta-
nant son bon-
net carré.*

Monsieur quoy qu'à vous voir seulement il me soit aisé de juger que vous estes fort malade, je suis bien aise pourtant d'apuyer les conjectures que je tire de vostre visage, sur ce que vous me pourrez dire de vostre temperement, de l'origine

& du cours de vostre maladie, & du regime que vous y avez observé. Voyons un peu vostre pouls.

O R G O N.

Vostre medecin, mon frere, n'est pas de vostre sentiment, & il a bien jugé d'abord que je suis malade.

C A T O.

Vous avez un pouls fort inegal, & il y a bien du desordre dans vostre corps. Dites-moy, s'il vous plaist, ne sentez-vous pas ordinairement de grandes oppressions d'estomac?

O R G O N.

C'est mon plus grand mal.

C A T O.

Je m'en doutois bien. N'etes-vous pas sujet à des maux de teste & à des vertiges?

O R G O N.

Plus souvent que je ne voudrois.

C A T O.

Je le vois bien à vos yeux. Vous avez encore de fâcheuses retentions d'urine.

O R G O N.

C'est ce qui me fait desesperer.

C A T O.

Vostre mauvaife couleur en est un
 signe infaillible. Des douleurs de
 reins vous fons assez ordinaires ?

O R G O N.

Je ne fuis presque jamais fans ce-
 la. Mon frere , vostre Medecin est
 habile homme, & connoist assez mor-
 mal.

C A T O.

Vous estes fans doute difficile
 émouvoir, & il vous faut des remedes
 un peu forts , pour en bien sentir
 l'effet ?

O R G O N.

Ny trois , ny quatre medecines ne
 me font rien, & j'en prens aussi tan-
 que l'on veut. Il entend le mestier, &
 je les crois scavant.

*Parlât à
 Oronte.*

O R O N T E.

Je vous l'ay bien dit.

C A T O.

Quelle est vostre boisson ?

O R G O N.

Du vin & les trois quarts d'eau.

C A T O.

Vous vous gastez, il ne vous faut
 boire que de la ptisane, avec de l'orge,

du Chiendent & des Iujubes. Et que
mangez-vous ordinairement ?

O R G O N.

A déjeuner , après mon bouillon
& une couple d'œufs frais, je me con-
tente d'un reste de chapon du soir
que l'on me met en capilotade. A dis-
né j'ay toujours une bonne soupe de
santé avec un jarret de veau ou une
poule , qui me sert de fondement ;
puis je mange d'une tourte, ou de pi-
geonneaux, ou de ris de veau, après
quoy je m'attache au rost , ou à une
perdrix, ou à un poulet, ayant soin d'a-
voir toujours la meilleure viande.
Pour du fruit , ie n'en mange point
de cru, & ie me contente pour le des-
sert de deux ou trois biscuits, & d'u-
ne assiete de pommes cuites ou de
confitures. Sur les trois-heures après
midy ie fais collation , & mange une
rostie au sucre avec demy douzaine
de tarteletes que mon Patissier me
fait exprés. Pour ce qui est du soupé,
quand ie dois prendre le landemain
medecine, ie m'en aquite legerement,
& après ma panade faite de l'estomac
d'un chapon ou d'une perdrix, ie me

contente d'un poulet rosti accompagné de quelque ragoust. Voila quels sont mes quatre repas.

ORONTE.

Il y a du plaisir d'estre malade à ce conte.

CATO.

Ce Regime-là est excellent pour un homme plein de santé : mais pour un malade comme vous il y a dequoy crever en vingt-quatre heures, & il faut que vous soyiez d'une forte constitution.

ORONTE.

Ie ne m'étonne plus mon frere, de ce qu'il vous faut tant de medecines & de l'avemens, & à manger ce que vous dites il faut faire de grandes evacuations.

ORGON.

Dans mon regime, comme dans les remedes, ie suis les ordonnances de Monsieur Turbon, & il ne defend jamais ny le vin ny la viande solide à ses malades.

CATO.

Et moy, Monsieur, si vous vouliez suivre mes avis, ie vous ordonnerois

une

une bonne diete de quatre ou cinq
jours sans manger ny boire , avec un
petit remede specifique qui vous ren-
droit le corps neuf. Je m'en fers dès
le berceau , & jamâis ie n'ay eu de
maladie. Quel âge me donneriez
vous ?

OR G O N.

Vous estes sçavant pour vostre âge,
& ie ne vous donneroïs guere plus
de vingt ans.

C A T O.

Ha! ah! ah! I'en ay quatre vingt dix.

OR G O N.

Voila un beau jeûne vieillard.

C A T O.

C'est de la sorte que je me conser-
ve par de frequentes dietes , & par
mon petit remede.

OR G O N.

Mais, si je ne me trompe , je crois *A Oron-*
connoistre le visage de ce medecin. *te.*
Il faut que ie fasse venir Cato.
Cato.

C A T O.

Monsieur j'ay oublié de dire un
mot à un homme qui m'attend à la
porte. Je reviens sur mes pas.

*Elle s'en
va & re-
vient ha-
billée en
servante*

*Puis de
rechef en
medecin.*

86

ORGON.

Il faut que ie méclaircisse de mon
doute , & que ie parle à Cato.
Cato !

CATO.

Me voicy.

ORGON.

C'est bien elle même ; Ecoute, de-
meure icy avec moy.

CATO.

I'ay laissé du linge sur la platine
qui se brûlera , souffrez que ie l'aille
oster.

ORGON.

Va,& reviens viste. Mon soupçon
est mal fondé : mais jen seray encore
bien-tost mieux éclairci.

CATO.

*Elle re-
vient en
habit de
medecin.* Je vous demande pardon, mais l'af-
faire m'estoit de consequence. Mon-
*Elle luy
prend le
bras, & le
laisse al-
ler rude-
ment,* sieur, souffrez que ie vous taste encore
le poulx. Vous estes plus mal que
vous ne pensez. Ce bras-là est mort,
ou peu s'en faut , la gangrene va s'y
mettre, il le faut couper.

ORGON.

Comme vous y allez , Monsieur
le Medecin ? Me couper le bras, c'est

ce que ie ne permettray pas, ie vous en assure , & ie m'en aide fort bien. Mais Cato demeure bien à revenir. Cato !

C A T O.

Aujourd'huy ma memoire me fait un faux-bond , & j'ay oublié de dire encore une chose à mon homme qu'il faut que ie r'apelle promptement.

O R O N T E.

Ce Medecin quoy que jeune , à beaucoup de pratiques , & ne peut estre guere long-temps en un lieu.

O R G O N.

Il va bien vîte en besogne, & ie me degouôteroïs bien-tost de la Medecine, si tous les medecins luy ressembloient mais voicy Cato ie ne sçais plus que dire, ny que penser.

C A T O.

Si ie n'eusse couru à mon linge , il estoit gasté.

O R G O N.

N'as-tu pas veu le Medecin qui sort d'icy ?

C A T O.

N'en peust-il jamais entrer dans la maison ?

O R G O N.

Il te ressemble entierement de visage.

S C E N E VI.

O R G O N, O R O N T E, T U R B O N,

C A T O.

T U R B O N.

Q Voy, Monsieur, c'est donc ainsi que l'on méprise mon ordonnance, & vous n'avez pas voulu prendre un lavement qui vous auroit fait plus de bien que tout ce que vous avez pris de remedes depuis un mois? Allez, vous vous en repentirez, ie vous abandonne, & cherchez un autre Medecin.

O R G O N.

Monsieur Turbon!

T U R B O N.

Vous verrez ce qui vous en arrivera. Par le mépris que vous faites de mes remedes & des bons avis que ie vous donne, vous allez tomber dans une suite epouvantable de maux, dans la paralyfie, de la paralyfie dans l'ydropisie, de l'ydropisie dans la squinancie, de la squinancie dans l'apople-

xie, de l'apoplexie dans le plus terrible
de tous les maux selon Aristote, qui est
la mort dont l'on ne revient jamais.

ORGON.

Monsieur Turbon !

TURBON.

Il n'y a plus de Monsieur Turbon *Il entre*
pour vous; il vous abandonne à tous *en colere.*
maux, & perdant toute la bonne vo- *Il tire un*
lonté que j'avois pour vous, je de- *papier de*
chire en mille pieces la donation *sa poche -*
que j'avois faite à mon neveu en fa- *te qu'il*
veur de vostre fille, c'est une affaire *dechire.*
rompuë, & il ne s'en parlera jamais.

ORGON.

Hé! Monsieur Turbon, Ecoutez-moy.

TURBON.

Je n'ecoute plus rien dans ma co-
lere. Apprenez à plus respecter les Me-
decins.

SCENE VII.

ORGON, ORONTE, CATO.

ORGON.

Vous voyez, mon frere, le mal-
heur que me causent vos beaux
conseils, & comme je pers à la fois

l'esperoir de ma guerison & du mariage de ma fille.

ORONTE.

Et moy, mon frere, je vous trouve bien-heureux d'être délivré de Monsieur Turbon; luy & ses semblables ne demandent que playe & bosse, & vous voyez que celuy que ie vous avois amené, ne parloit d'abord que de vous couper un bras, & de vous faire mourir de faim.

ORGON.

Vous avez beau me dire, je feray mon possible pour renouer avec Monsieur Turbon. Son neveu me plaist fort, il est sage & modeste, j'auray en luy un medecin affidé, & ma femme qui m'aime passionnément, gousté fort ce mariage.

ORONTE.

Mon frere, les femmes ne disent pas à leurs maris tout ce qu'elles pensent, & j'ay de la peine à croire que vous soyez autant aimé de la vostre que vous l'estes de ma niece vôtre fille, que vous ne devez pas contraindre d'épouser un homme pour qui elle n'a point d'affection. Vous y penserez.

C A T O.

Monfieur, fouffrez que ie vous parle franchement , & écoutez-moy une fois fans vous fâcher. Vous fçavez qu'il y a quelques années que ie fuis dans vofre maifon , & que mes parens m'ayant donnée à feu vôtrefemme dont j'étois filleule , j'ay été élevée avec vôtrefille pour la fervir. Vous ne pouvez douter de la forte que je n'aye pour vous & pour elle toute l'affection d'une fidele & ancienne fervante , qui a mangé vôtrepain depuis l'âge de fix ans , & qui doit parfaitement connêtre le naturel & les inclinations de vôtrefille. Je vous diray donc en bonne confcience , que vôtrefille vous aime de tout fon cœur , qu'elle mettroit au befoin fa vie pour vous , & qu'elle m'entretient fouvent fur ce chapitre en des termes pleins de tendrefle , qui vous toucheroient affurement. Il vous faut tout dire, & vous defabufer , s'il fe peut , d'une erreur où vous eftes, & qui pourroit enfin nuire beaucoup & à vous-même , & à vos enfans. C'eft que tout au con-

traire de vostre fille qui vous aime, vostre femme vous hait & vous méprise dans l'ame, & voudroit bien que Monsieur Turbon hâtât vostre mort. Je ne veux pas que vous m'en croyez, quoy que la chose soit bien veritable; croyez-en vos yeux & vos oreilles, & ne soyez pas de ces gens opiniâtres qui ne veulent jamais sortir d'erreur.

ORGON.

I'entens bien ce que tu me dis : mais comment faire pour m'éclaircir de la chose.

CATO.

Il n'y a rien de plus facile, & cela se peut dans ce moment. Faites le mort dans vôtre chaise, & jouiez bien vostre personnage. Je feray venir l'une apres l'autre, vôtre femme & vostre fille, & vous verrez si ce que ie vous dis est veritable.

ORGON.

Je le veux bien, quand ce ne seroit que pour voir si tu es une menteuse.

*Parlant
à Oron-
te.*

CATO.

Vous, Monsieur, cachez - vous

dans ce coin , vous ferez témoin de la chose.

ORONTE.

Courage , tu-as de l'esprit pour quatre.

Bas à

Cato.

CATO.

Ageancez-vous bien dans votre chaise, ouvrez la bouche, fermez les yeux , étendez les jambes , laissez pansher votre teste & vos bras , con-
tre faites bien le mort.

Elle a-

geance

Orgon

dans sa

chaise.

ORGON.

Suis-je bien de la sorte ?

CATO.

Fort-bien : Laissez-moy faire le reste. Madame, estes-vous là haut ?

Elle ap-

pelle Ma-

riane.

SCENE VIII.

ORGON , MARIANE,
CATO.

MARIANE.

Que veux-tu ?

CATO.

Madame , descendez vite , venez promptement. Ha ! quel malheur !

Elle ré-

pond de

derriere

le Thea-

tre.

Elle se

*met à
pleurer.*

Pourray-je jamais assez pleurer un si bon maître !

M A R I A N E.

Qu'as-tu, folle, à te desespérer de la sorte, & pourquoy me faire descendre si promptement ?

C A T O.

Ha ! Madame, tout est perdu, je suis au desespoir, & n'ay pas la force de vous rien dire, mon pauvre Maître vient d'expirer, & vous perdez le meilleur mary du monde.

M A R I A N E,

Quoy, mon mary est mort ?

C A T O.

Vous le voyez, Madame, il vient de rendre le dernier soupir.

M A R I A N E.

N'y a-t-il que cela ? Cato, la perte n'est pas grande, & une femme n'a guere de sujet de s'affliger de la mort d'un mary, toujours chagrin & toujours malade. Je n'avois jamais d'autre entretien avec luy que de se medecines, le beau regal pour un jeune femme, & crois-tu que ie l'aurois iamais épousé que dans l'espoir d'en tirer par mon adresse de quoy

vivre à mon aise , n'ayant eu que peu de bien de ma maison ? Ma foy Cato, te voila delivrée d'un Maître fâcheux, & moy d'un mary fort incommode, & à qui il falloit donner à toute heure le bassin. I'ay fait semblant de l'aimer , ie luy ay fait de feintes caresses, & chacun en ce monde va à son but. Je vais donner ordre de bonne heure à mes affaires , & j'auray soin de toy en même-temps.

C A T O.

Ha ! Madame , je ne veux plus vivre apres la mort de mon Maître, & j'ay tout perdu en le perdant.

M A R I A N E.

Tay - toy , folle , l'argent vaut mieux que tous les maîtres & tous les maris du monde , j'auray soin , te dis-je , de tes interests. Mais est-il bien mort ?

C A T O.

Il a été suffoqué d'abord par une apoplexie , dont Monsieur Turbon l'a menacé.

M A R I A N E.

On revient quelquefois de ces sortes d'accidens , & nous en avons

quelques exemples. Voyons s'il ne
souffle plus. Je luy sens encore un
peu d'haleine. Ha ! Dieu !

*Il luy
saisit la
main, &
elle se
recule
avec fra-
yeur, &
s'en va.*

ORGON.

Ha ! ha ! m'amie, mon cœur, m'a-
mour, c'est ainsi que vous m'aimiez !
Je suis toujours chagrin, & toujours
malade, il me faut donner à toute
heure le baïsin, l'argent vaut mieux
que tous les maris du monde, &
vous allez donner ordre de bonne
heure à vos affaires. Nous y donne-
rons ordre avant vous, & je suis
bien aise de connétre de quel bois
vous vous chaufez.

CATO.

*Elle va
appeller
Isabelle.*

Vous voyez que je ne suis pas
menteuse de costé là, je le seray aus-
si peu de l'autre ; Remettez - vous
comme vous étiez. Mademoiselle
Isabelle où êtes vous ? Courez vîte,
venez.



SCENE

SCENE IX.

ORGON, ISABELLE,
CATO.

ISABELLE.

Q Ve me veux-tu ?

CATO.

Venez vîte , vous dis-je , depef-
chez. Quel malheur , mon cher
Maître , falloit-il vous perdre si-
tost !

*Elle ré-
pond de
derriere
le Thea-
tre.*

*Cato
pleure, &
fait la
desespe-
rée.*

ISABELLE.

Qu'est-ce donc , Cato ? qu'as-tu à
pleurer si fort , mon pere t'a-t'il ba-
tuë ?

CATO.

Helas ! le pauvre homme n'est
plus en état de barre , ny de parler,
il vient de rendre l'ame entre mes
bras.

ISABELLE.

Ha ! Cato , soutien-moy, ce coup
impreveu ne me laisse plus de force !
Ha mon pere , faut-il que je vous aye
perdu si-tost ! que ie suis malheureu-

se ! Que ne suis-je morte en vôtre place ! Et que le Ciel ne m'a-t'il prise au lieu de vous ! Quelle disgrâce, Cato, d'avoir perdu un si bon pere, qui m'aimoit tant & que j'aimois tant, & que ne puis-je donner ma vie pour racheter la sienne. Ouy, mon pere, puisque le Ciel l'a ainsi voulu, j'honoreray à jamais vôtre memoire, & j'iray passer mes jours dans un cloître, ne pouvant plus vivre dans le monde en ne vous y voyant plus. Ha Dieu ! qu'est-ce-cy, Cato !

O R G O N.

Non, ma fille, je ne suis pas mort, & ç'a été pour éprouver vôtre affection, que je me suis mis en cette posture. Je connois que vous m'aimez, & Cato m'a dit la verité.

Elle s'approche de son pere, qui la prend par la main, de quoy elle s'éfroye.



SCENE X.

ORGON, ORONTE, ISABELLE,
CATO.

ORONTE.

OVy , mon frere , & ma nie-
ce merite que vous ayez aussi
de la bonté pour elle , & que vous
luy donniez un party qui se presen-
te , dont vous aurez asseurement de
la satisfaction.

ISABELLE.

Pour moy , mon Oncle , je n'au-
ray jamais d'autre volonté que celle
de mon pere , & ie luy deman-
de pardon d'y avoir resisté au com-
mencement, ce n'a esté que pour fai-
re depit à ma belle-mere qui me haït
mortellement.



 SCENE DERNIERE.

ORGON, ORONTE,
LEANDRE, ISABELLE,
CATO.

LEANDRE.

M Ademoiselle , passant devant
chez vous , & ayant appris
confusement que Monsieur vostre
pere venoit d'expirer , ie viens vous
en témoigner ma iuste douleur , &
vous protester , que bien loin que ie
voulusse me prevaloir de sa mort
pour vous presser de répondre à mon
amour qui ne sçauroit estre ny plus
fort, ny plus sincere, ie donnerois de
grand cœur ma vie , si par là il étoit
possible de vous rendre un si bon
pere, pour lequel j'avois toute l'esti-
me que l'on peut avoir pour un par-
faitement honneste homme, & hom-
me d'esprit.

ISABELLE.

Monsieur , le bruit de sa mort a
été faux , & grace au Ciel , vous le

voyez encore plein de vie.

LEANDRE.

Ma joye est aussi grande que ma douleur l'a été, & ce sera luy, Mademoiselle, qui reglera nostre sort, voulant estre aussi soumis à ses volontez que vous le ferez vous-même.

*Leandre
fait le
surpris,
& recule
deux pas.*

ORONTE.

Mon frere, vous avez là un beau champ pour exercer vôtre generosité, & dans la justice vous ne sçauriez refuser à vostre fille qui vous aime, & à ce brave Cavalier qui vous honore, qui est riche, & sage, ce que vous iugez bien que l'un & l'autre souhaitent.

ORGON.

Je vois bien tout cela, mon frere, mais à vous parler aussi franchement, i'aurois bien souhaité pour les raisons que ie vous ay dites, que ma fille eût épousé un Medecin.

LEANDRE.

S'il ne tient qu'à cela, Monsieur, pour posséder Mademoiselle vôtre fille, ie veux bien être Medecin, Chirurgien, & Apotiquaire, si l'on veut.

Je me soumets à tout , & il n'y a rien au monde que ie ne fasse dans cette rencontre.

ORONTE.

Mais , mon frere , il me vient une pensée , & que vous ne désapprouverez sans doute pas. Faites-vous Medecin vous-même , & ce sera le plus court.

ORGON.

Moy , Medecin ?

ORONTE.

Pourquoy non ?

ORGON.

Je n'ay point étudié , & ie ne sçais ny Grec, ny Latin.

ORONTE.

Il n'est pas besoin de tant d'étude, ny de tant de Grec & de Latin. N'avons-nous pas les Aphorismes d'Hypocrate traduits en François , & croyez vous que tous les Medecins sçachent le Grec. Vn peu de routine suffit , & pour prendre vos degrez , il ne faut que peu d'argent , & quelque petite simagrée.

LATO.

En verité la pensée de Monsieur

est la meilleure du monde , & vous
vous ferez vos ordonnances vous-
même sans qu'il vous en coûte
rien.

ORGON.

C'est se moquer de moy , & où aller
prendre le bonnet.

ORONTE.

Que cela ne vous mette pas en
peine , Messieurs de la Faculté ont
des substitués , & la ceremonie s'en
peut faire en particulier dans vô-
tre sale. On y apportera peu de fa-
çon , & de la sorte ie ne vois plus
d'obstacle au Mariage de Monsieur
avec ma Niece.

CATO.

Monsieur , n'y rêvez plus , & sui-
vez le conseil de Monsieur votre frere
sans balancer.

ORONTE.

I'ay mes gens tout prests , & la
chose se pourra faire cette aprédi-
née.

ORGON.

Voyons donc ; Que m'en peut-il
arriver ?

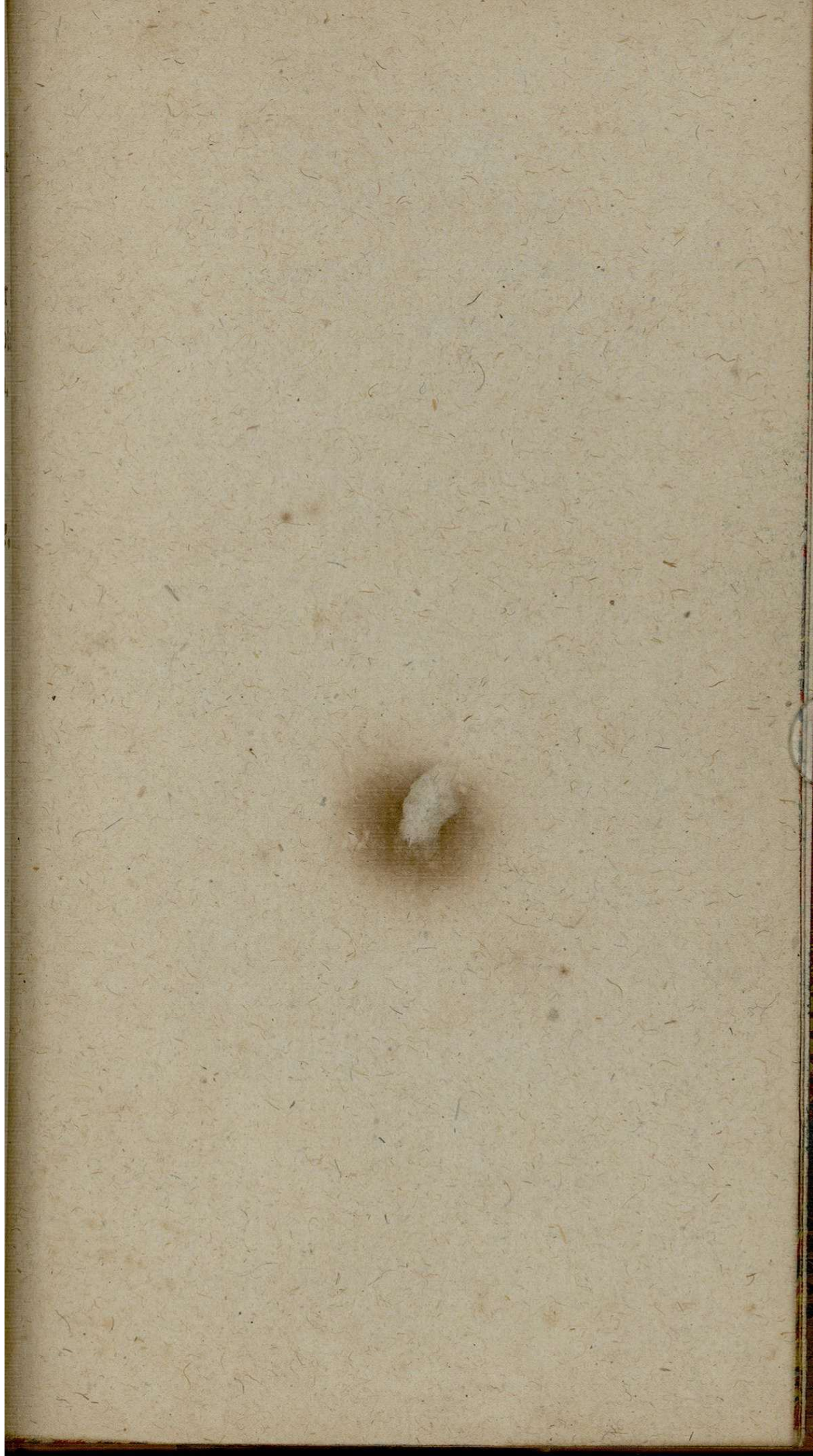
LEANDRE, à Isabelle.

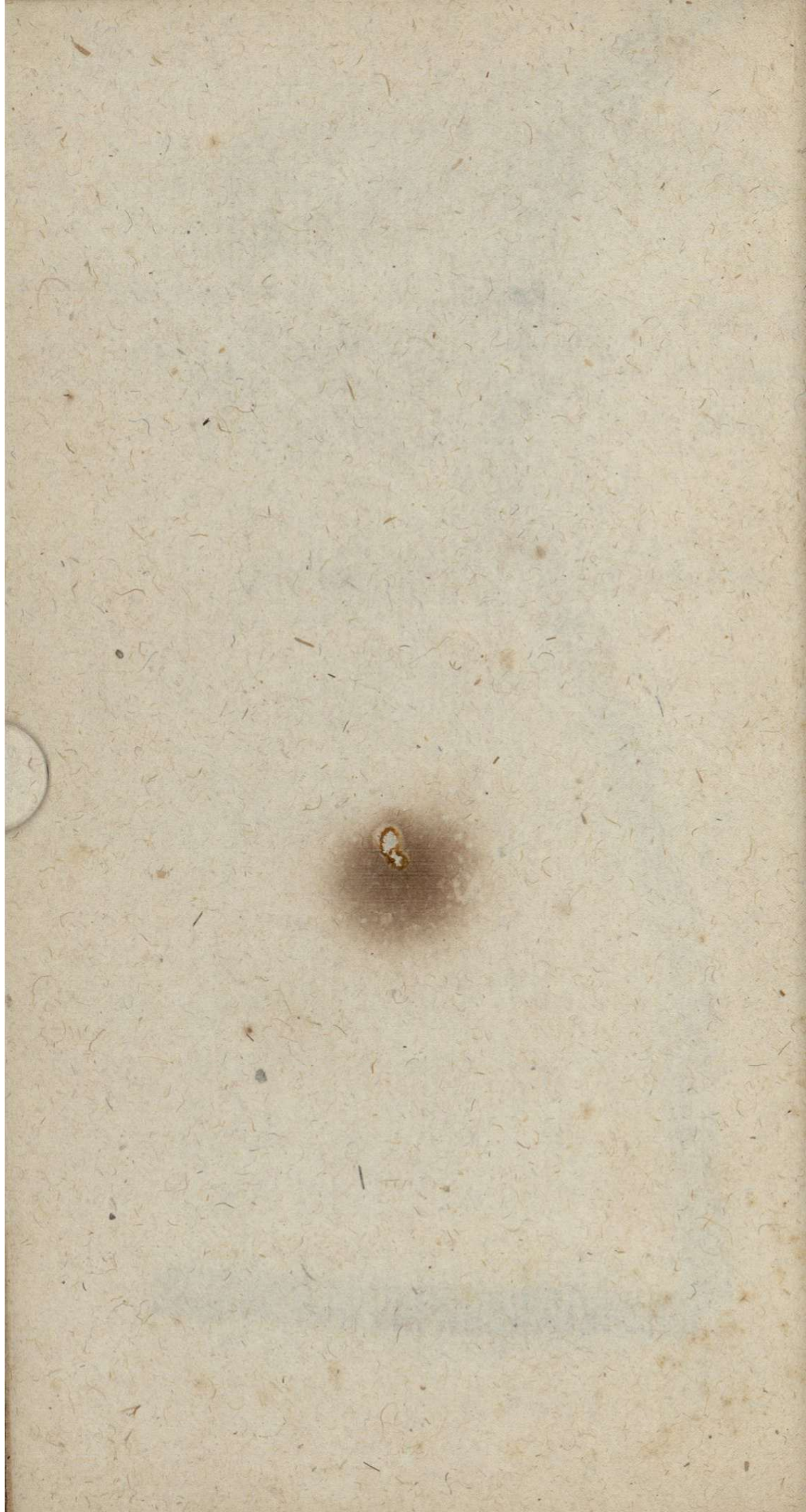
J'espere que mes vœux seront bientôt satisfaits.

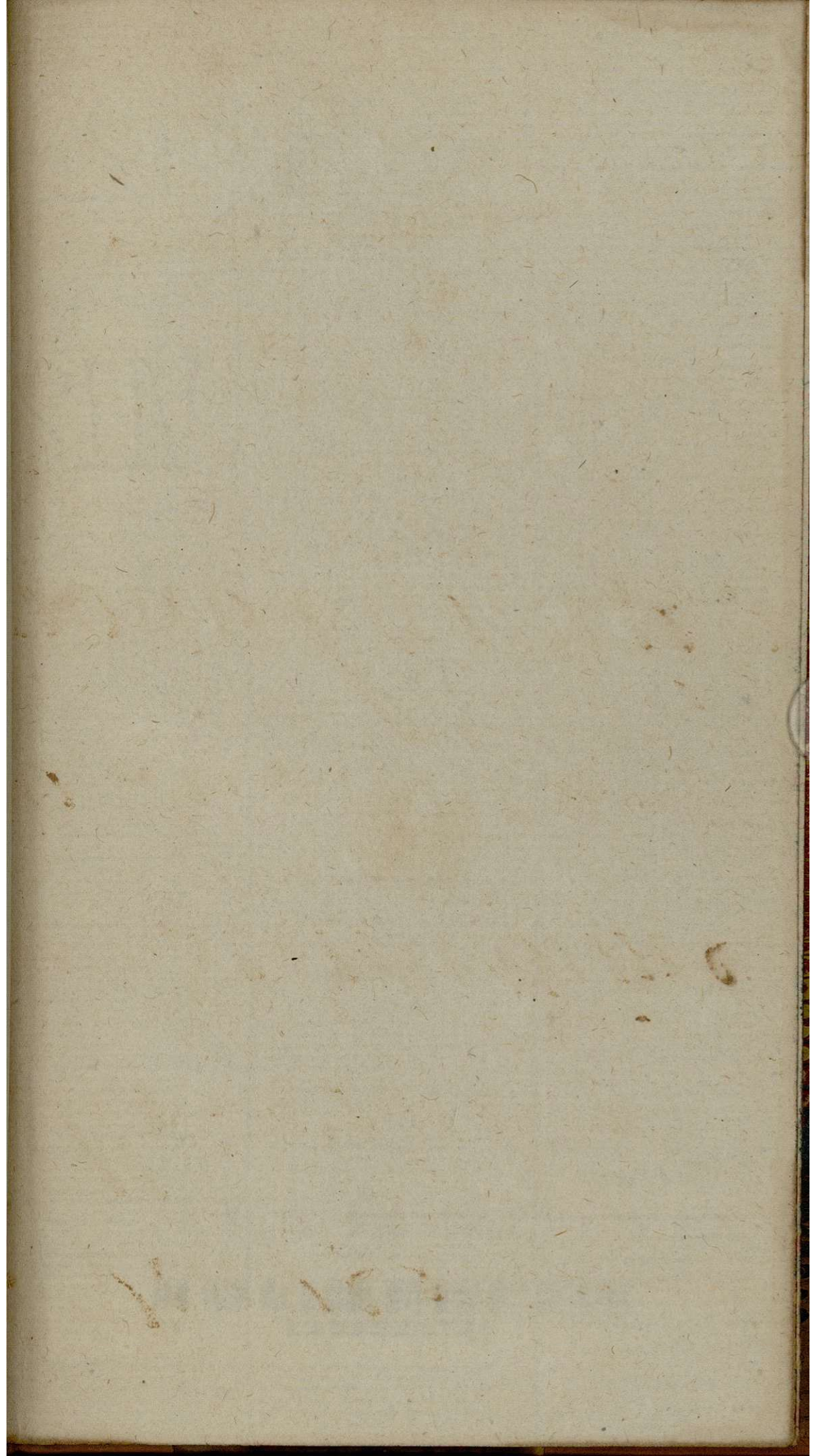
CATO.

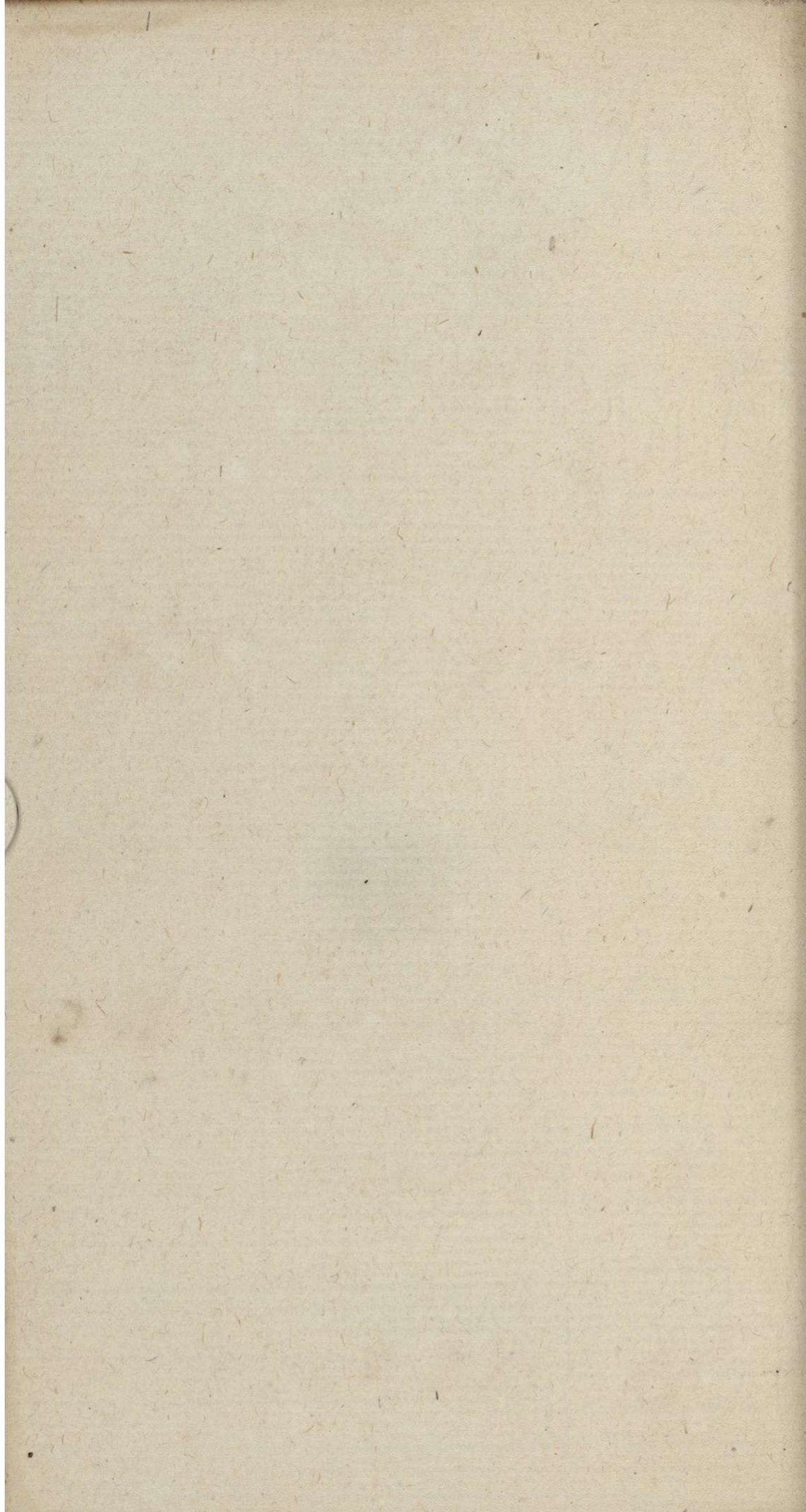
Il y a bien de la peine à venir à bout d'un esprit feble, & la folie d'un homme peut aller bien loin.

Fin du Malade Imaginaire.





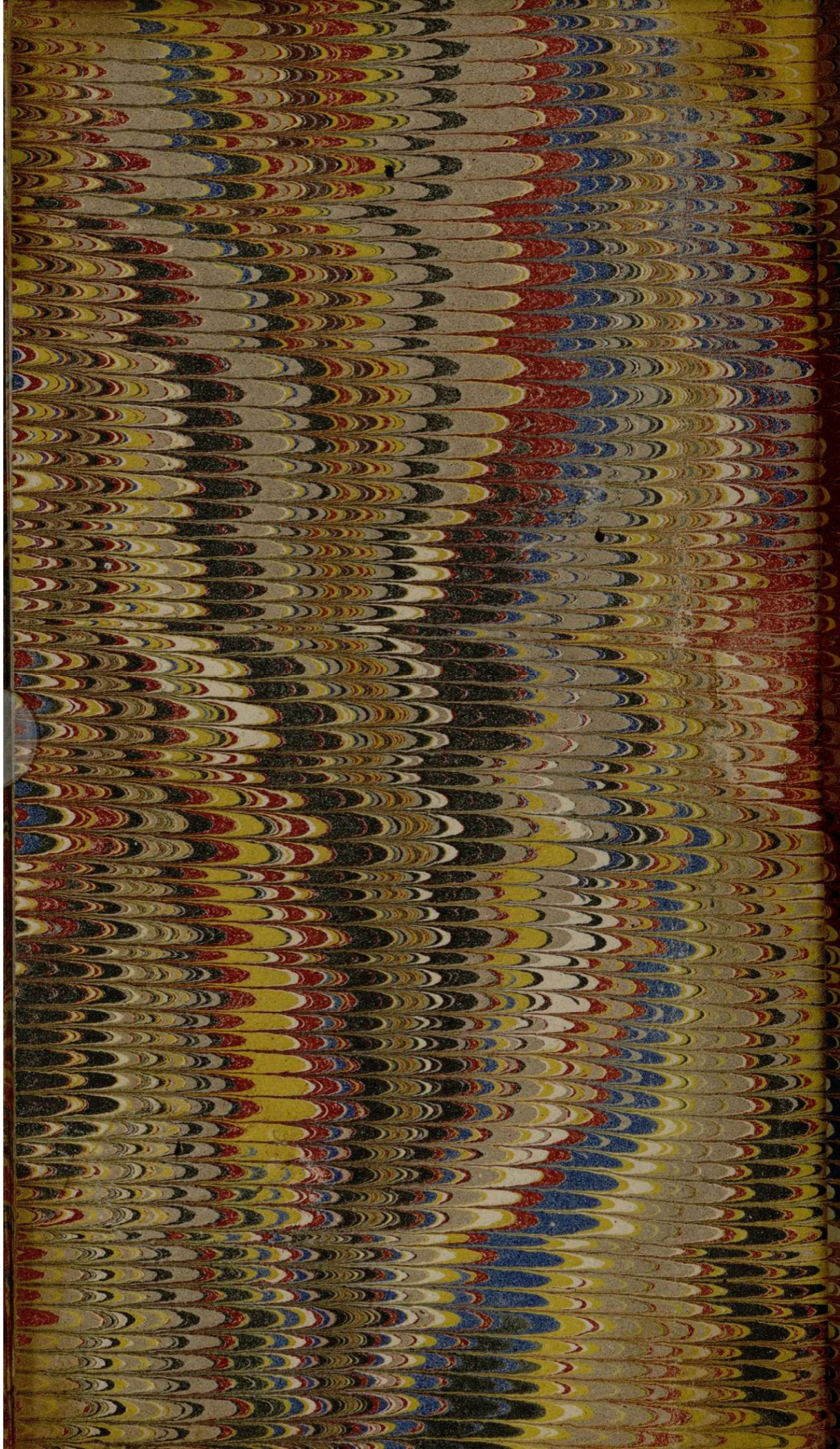


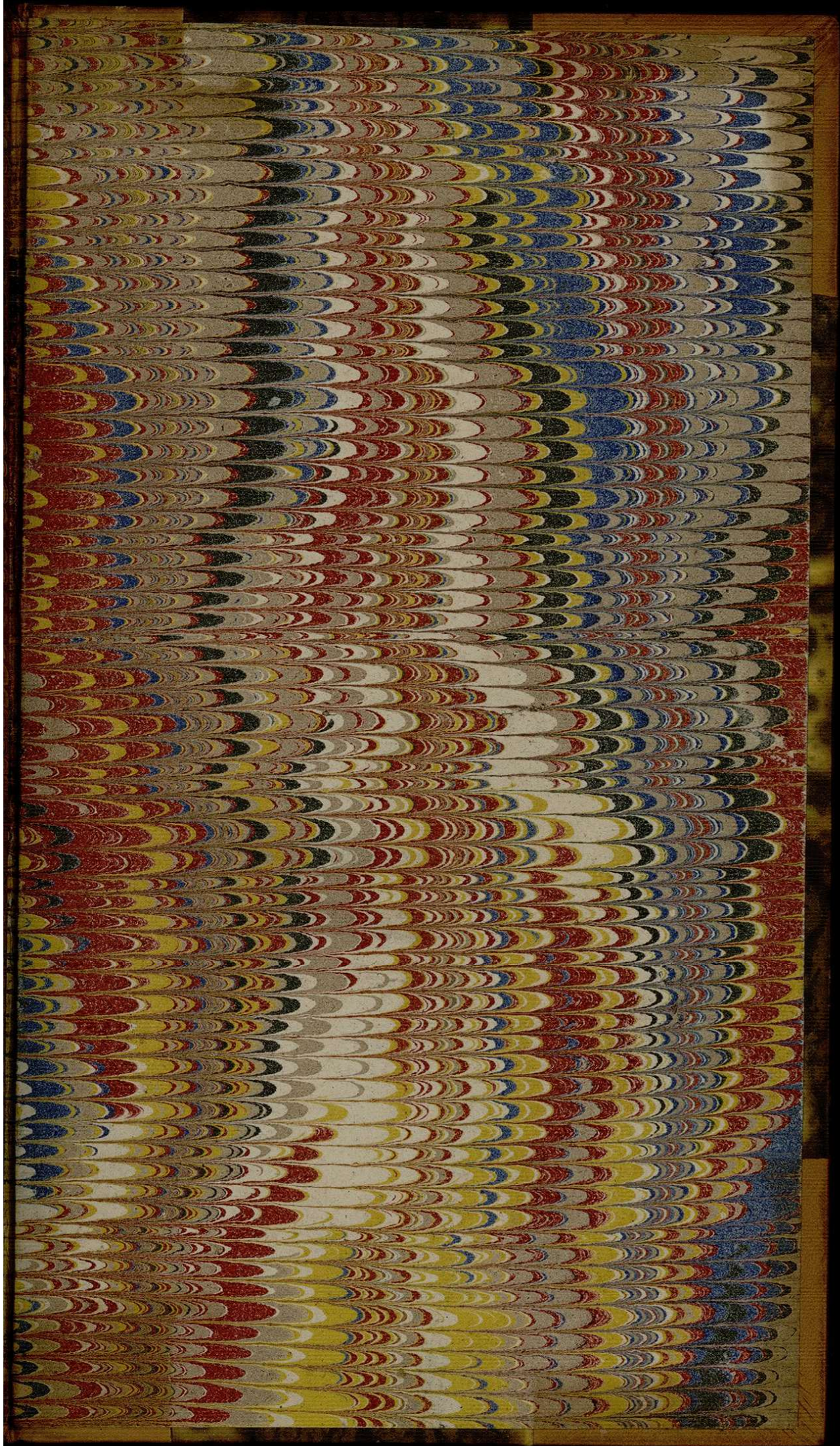


VCR 6= 11053



1156521721





V
in
11
SOR

LE
MALADE
IMA
GINAIRE

AMST

1674

VCR

n-12

105

ORBON